جامع السلطان حسن

MOSQUEE
DU
SULTAN HASSAN
AU
CAIRE

ART
ff
NA
6083
.J25
E323
1899
RESTD

PRÉFACE.

Le Comité de conservation des Monuments de l'art arabe a été créé par décret khédivial du 18 décembre 1881, il a donc 18 années d'existence. Les fonds dont il dispose sont prélevés sur le budget de l'Administration générale des Wakfs. Le Gouvernement Égyptien lui a en outre alloué en 1897, pour ses travaux, sur le fonds de réserve de la Caisse de la Dette publique, une somme de L. E. 20000.

Jusqu'à présent, le Comité n'a publié que les Procès-verbaux de ses séances *ainsi que les* Rapports de sa Section technique. *Dans le but d'augmenter l'intérêt scientifique de ce recueil, quelques notices avec vues photographiques et plans à l'appui y ont été insérées; les personnes qui s'intéressent à l'art arabe peuvent trouver là des renseignements entièrement inédits. Mais le Comité, préoccupé tout d'abord de sauvegarder d'une ruine complète et prochaine nombre d'édifices d'une grande valeur artistique ou historique, n'avait pas cru, jusqu'à ce jour, devoir détourner vers des travaux de publication plus étendus ni la moindre partie de ses ressources, ni les efforts de son personnel.*

La monographie de La mosquée du sultan Hassan *est donc la première publication de ce genre faite par le Comité. Monsieur Herz bey, architecte en chef du Comité, a droit à tous les remercîments du monde savant, pour le talent et le zèle qu'il a déployés dans l'exécution de ce travail, ainsi que pour les recherches auxquelles il s'est livré dans le but d'augmenter l'intérêt de cet ouvrage.*

La mosquée du sultan Hassan, le monument le plus grandiose de l'époque arabe en Égypte, est malheureusement bien délabrée; son état actuel nécessite des consolidations et des restaurations considérables. Le Comité, en raison des nombreux édifices confiés à sa vigilance et de la modicité de ses ressources, n'a pu jusqu'à ce jour entreprendre ces travaux et ne dispose pas encore des moyens nécessaires; il souhaite que cette monographie, mettant en lumière l'importance exceptionnelle de la mosquée du sultan Hassan, hâte la réalisation du programme élaboré pour la réparation de ce monument et dont la dépense est de L. E. 40000 environ.

LE COMITÉ.

LA MOSQUÉE
DU SULTAN HASSAN
AU CAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

SITUATION, DISPOSITION ET DIMENSIONS DE LA MOSQUÉE.

SITUATION.

C'est au sud-est de la ville et à l'ouest de la Citadelle qu'est située la mosquée du sultan Hassan. Sa façade principale s'ouvre sur le boulevard Mohamed Ali; une autre, la façade sud-est, regarde la place el-Roumeileh; la partie nord-ouest est adjacente à un vaste terrain sur lequel s'élève l'importante construction de la prise d'eau (sâkieh). En s'aidant d'un plan du Caire, il est aisé de constater que cette disposition est quelque peu irrégulière, il serait même difficile de définir la forme affectée par l'édifice; c'est une figure polygonale s'allongeant du nord-ouest au sud-est, car, tandis que les lignes de la moitié du plan sud-est se coupent à angles droits, à peu près symétriquement par rapport à l'axe, l'autre moitié, au contraire, n'a rien de normal; cette irrégularité ne porte d'ailleurs aucune atteinte à la majestueuse beauté de la mosquée et devrait avoir son explication dans les conditions toutes spéciales du sol.

DISPOSITION.

Orientation. — Le bâtiment ayant été disposé d'après la direction de La Mecque, il s'en suit qu'aucune partie n'est orientée suivant les points cardinaux[1].

La façade principale, comme son immense porte, est dirigée vers le nord-est, elle fait un angle légèrement obtus avec la façade tournée vers la Cité Sainte, qui regarde à peu près le sud-est; celle-ci se décompose, d'ailleurs, en cinq petites façades, car en son milieu se détache un avant-corps, grand carré recouvert d'un dôme qui correspond à la salle du tombeau. La décoration extérieure en est riche, très ingénieusement répartie; c'est de chaque côté de cet avant-corps que jaillissent les deux minarets, dont le plus ancien, le minaret sud, est aussi le plus haut, il s'élève à 81 m. 60 cent. au-dessus du niveau du sahn. Cette façade n'est d'ailleurs pas aussi symétrique qu'elle le paraît de prime abord. Ni les murs élevés de chaque côté du tombeau, ni les minarets n'ont la même importance; la muraille sud a plus de développement et le massif de la tour, qui y est soudée, est plus large. Cette dernière constatation nous amène ainsi à conclure que, même primitivement, le minaret nord était plus petit que l'autre[2], ce qui ne laisse pas que de surprendre, étant données les intentions de symétrie que l'on découvre dans la disposition de cette façade[3]. Quelles furent les raisons qui obligèrent le constructeur à ces irrégularités? Les constructions déjà existantes? On ne sait, mais ces raisons durent être impérieuses, car en élargissant le mur reliant le tombeau au minaret nord, on eût non-seulement amélioré cette façade, mais encore embelli le monument tout entier en diminuant la déviation que nous avons constatée dans la façade principale[4].

---

[1] Malgré cette non orientation d'après les points cardinaux, pour nous conformer à la désignation usitée chez le peuple égyptien et adoptée par el-Makrizi, nous désignerons les liouâns par les indications de liouân est, ouest, nord et sud. Il en est de même pour les planches jointes à l'ouvrage.

[2] Nous verrons plus loin que le minaret nord est d'une reconstruction récente, toutefois il ne peut avoir eu, même primitivement, les dimensions de l'autre minaret, car la saillie de 0 m. 35 cent. qui se trouve à sa fondation, n'arrive pas à égaler la différence qui existe entre les deux minarets.

[3] Le cas d'un second minaret non identique au premier serait une exception, car dans les exemples connus, une disposition symétrique entraîne toujours la conformité des parties. La mosquée funéraire de Barkouk et la mosquée d'el-Mouayyed viennent à l'appui de cette assertion. Les deux minarets de la mosquée el-Nâsser à la Citadelle diffèrent l'un de l'autre, mais ne sont pas placés symétriquement.

[4] L'hypothèse vers laquelle j'inclinerais pour expliquer cette disposition irrégulière, serait la présence de constructions antérieures. Il faut, en effet, se rappeler le passage d'el-Makrizi, disant que l'emplacement de la mosquée fut occupé par la maison de l'émir Yalbogha. N'oublions pas non plus que le palais Youchbak, aujourd'hui connu sous le nom de Seràyat Bardak, existait déjà, ainsi que bien d'autres édifices.

En suivant la périphérie du monument se trouve la façade sud-ouest placée en angle droit avec celle que nous venons de décrire; après avoir dessiné une ligne droite dans ce sens, sur environ 40 mètres, cette façade sud-ouest dévie sensiblement pour devenir presque parallèle à la façade du portail, de telle sorte qu'elle se soude à angle droit avec la dernière façade nord-ouest, où se trouve l'entrée de la cour d'ablutions.

Type de la mosquée. — La mosquée est du type cruciforme adopté en Égypte au XIIIe siècle[1].

Porte et vestibule. — La porte monumentale, ornée de remarquables motifs sculptés, s'ouvre sur un vestibule spacieux dont les dimensions sont certainement celles d'une petite mosquée et qui, par un escalier de sept marches, mène à un corridor. Celui-ci, faisant un coude brusque vers la gauche, communique avec l'entrée du sahn, par conséquent avec la mosquée proprement dite[2].

Le sahn est une grande cour découverte de 32 mètres sur 34 m. 60 cent. C'est une des parties principales du monument, sur chacune de ses faces s'ouvre l'un des quatre liouâns[3], immenses salles qui sont disposées suivant deux axes se coupant en angles droits. Au centre, s'arrondit un grand bassin coiffé d'un dôme que supportent huit colonnes de marbre[4].

Les murs du sahn et ceux des liouâns sont en pierre piquée recouverte d'un enduit. Toutefois, l'encadrement des six portes du sahn et une grande partie des parois du grand liouân sont revêtus de riches ouvrages en marbre et pierre de couleurs diverses ainsi que de dessins variés.

C'est dans ce grand liouân que se trouvent la dikkah, sorte de tribune supportée par des piliers et des colonnettes, le minbar ou pupitre, et le mihrâb ou niche de prière. Minbar et dikkah sont en marbre artistiquement travaillé, surtout la dikkah, aux angles de laquelle sont engagées de menues colonnes de couleurs alternées, très délicatement ouvragées.

Au delà du mur où se creuse le mihrâb, s'étend la salle carrée du tombeau mesurant 21 mètres de côté, et s'élevant à 30 m. 20 cent. jusqu'à la naissance de la coupole dont le sommet atteint 48 mètres. Cette salle aussi a son mihrâb. Ses murs ont un revêtement plus riche encore que ceux du liouân principal, un parement de marbre court tout autour, sur une hauteur de 8 mètres, surmonté d'une frise en bois large de 3 mètres, où une inscription en grandes lettres naskh se déroule sur un fond d'ornements arabesques. Mais les pièces décoratives les plus intéressantes sont les pendentifs à superposition de stalactites qui relient la coupole au plan carré de la salle, ils comptent à coup sûr parmi les plus imposants et les plus curieusement dessinés que l'on connaisse.

Annexes : madrassahs, cour d'ablutions, sâkieh. — Derrière les quatre angles du sahn et sur toute la hauteur de l'édifice se groupent en plusieurs étages les différentes salles affectées au service des madrassahs[5] (collèges) et aux logements des étudiants. Chacune, à son tour, comporte un sahn à fontaine et un liouân qui font comme autant de petites mosquées secondaires rayonnant autour de la mosquée principale. La plus grande de ces madrassahs est celle des Hanefites, elle mesure 898 mètres carrés.

Derrière le vestibule et le liouân ouest, des constructions auxiliaires ont encore été ménagées. Le rez-de-chaussée comprend une vaste cour d'ablutions (dorat el-miah) de 412 mètres carrés, dont la partie centrale découverte servait à éclairer et aérer ces dépendances. Elle se trouve à 6 m. 50 cent. en contrebas du sol de la mosquée, on y accède par une fort jolie porte. Le centre est occupé par un bassin d'ablutions (meidah) en marbre blanc. Le long des murs sont disposées des installations accessoires.

Enfin, pour terminer cette complète énumération des annexes, signalons au nord-ouest, à environ 30 mètres, la grande sâkieh, appareil primitif élevant l'eau à la hauteur des réservoirs destinés à l'alimentation de l'édifice, ainsi qu'une construction voûtée et à compartiments qui s'élève entre cette sâkieh et la mosquée. Cette construction nous paraît, d'ailleurs, postérieure au monument, car elle interrompt une conduite en maçonnerie supportée par une série de consoles et visible sur la face de la sâkieh comme sur la face de la mosquée jusqu'à la base du grand minaret[6]. Au reste, semblable construction existait au delà de la porte de la cour d'ablutions.

---

[1] Voir Max van Berchem, *Notes d'archéologie arabe*, extrait du *Journal asiatique*, Paris, 1891.

Du même auteur une étude à ce sujet dans le *Corpus inscriptionum arabicarum*, t. XIX, fasc. 2 des *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire*, Paris, 1896.

Voir également le *Catalogue sommaire des monuments exposés dans le Musée national de l'art arabe*, p. XXXVI, Caire, 1895, par l'auteur.

[2] Parallèlement au corridor qui précède l'entrée du sahn et au delà du liouân ouest, se trouve un autre corridor obstrué actuellement, établi dans les mêmes conditions que le premier, ce qui fait supposer, qu'à l'origine, il devait desservir une partie importante de l'édifice telle que la cour d'ablutions comme l'indique sa direction. Nous avons recherché cette communication, mais nous avons dû abandonner le travail, après avoir dépensé une somme considérable, un cube énorme de terre restant encore à enlever pour arriver à un résultat appréciable.

[3] *Iouân*, vulgairement *liouân*, est l'endroit spécialement affecté à la prière. Le sahn étant tâher, c'est-à-dire non profane, peut cependant servir au même usage.

[4] Ce réservoir n'avait à l'origine d'autre but que d'embellir la cour, ce n'est que récemment qu'il a été appelé meidah et qu'on y pratique les ablutions. Le réservoir plus petit, qui se voit à côté du jet d'eau, est une adjonction qui date de l'époque de la domination turque, très probablement du XVIe siècle. Voir *Observations critiques sur les bassins dans les sahns des mosquées*, par l'auteur, *Bulletins de l'Institut égyptien*, 1896.

[5] La théologie mahométane comprend les écoles suivantes : châfa'ites, mâlkites, hanefites et hanbalites.

[6] Les fouilles exécutées jusqu'à ce jour n'établissent point le rapport entre cette conduite et la mosquée, mais le doute n'est pas possible à cet égard, étant donné que ladite conduite ne pouvait qu'être destinée à approvisionner d'eau les points indiqués.

DIMENSIONS.

Les dimensions, nous l'avons fait entendre, sont colossales. Dans sa plus grande longueur, Sultan Hassan mesure 150 mètres; dans sa plus grande largeur 68 mètres; et la superficie totale ne représente pas moins de 7906 mètres carrés. Quant à la hauteur, elle est, devant l'entrée, de 37 m. 70 cent., et il faut encore tenir compte du fait que les gros murs, dont le revêtement extérieur est en pierre de taille, reposent sur un sol rocailleux s'affaissant en pente douce de la Citadelle vers la ville; des travaux de substruction considérables ont donc été nécessaires. A l'intérieur de la mosquée le sol se trouve plus élevé, il est, au point où se développe l'escalier, à 5 m. 75 cent. au-dessus du niveau de la rue qui, à l'origine, était encore inférieur de 2 mètres. Par conséquent, 37 m. 70 cent. représentent la hauteur calculée d'après le niveau actuel de la chaussée devant la grande entrée de l'édifice; mais primitivement le monument devait être plus élevé de tous les côtés, le roc, avant le nivellement des rues avoisinantes, étant lui-même à découvert et la hauteur du terrain rapporté variant entre 1 m. 30 cent. et 4 m. 30 cent.

CHAPITRE II.

L'HISTOIRE DE LA MOSQUÉE.
1. ÉPIGRAPHIE. — 2. OBJETS D'ART PROVENANT DE LA MOSQUÉE.
3. BIBLIOGRAPHIE.

L'HISTOIRE DE LA MOSQUÉE.

On a coutume de représenter les monuments d'un pays comme les pages d'un formidable livre de pierre où en serait écrite l'histoire. A Sultan Hassan, mieux qu'à tout autre, s'applique la comparaison; sur ses murs noircis par les siècles, c'est un des principaux chapitres de l'histoire de l'Égypte musulmane qu'on peut lire : la puissance magnifique du prince mamlouk, l'indifférence des sultans ayant régné après lui, la folie destructive des mutilateurs cheminant vers la décadence. Au temps de splendeur comme dans les jours d'abandon et de ruine, l'imposante mosquée força l'attention du passant; à toutes les époques les historiens et les voyageurs l'ont citée pour rendre hommage à sa haute valeur d'art. Il nous sera donc facile de reconstituer son passé. Nous n'aurons qu'à déchiffrer les inscriptions qu'elle contient actuellement et consulter les auteurs, que nous connaissons, musulmans et autres qui, à diverses époques et dans des pays différents, se sont occupés de la mosquée du sultan Hassan.

1. — ÉPIGRAPHIE.

Comme de juste, les plus anciens documents que nous possédons sur la mosquée sont les inscriptions peintes ou sculptées sur les murailles du monument. Elles ont été, pour la plupart, publiées par M. Max van Berchem dans son *Corpus inscriptionum arabicarum*, inséré dans les *Mémoires publiés par les membres de la Mission française d'archéologie du Caire*[1]. M. A. F. Mehren en cite plusieurs aussi dans *Câhirah og Kerâfat*[2]. Nous les avons vérifiées et nous reproduisons ici les plus importantes.

D'abord, celles qui décorent le tirâz[3] des quatre portes conduisant aux madrassahs[4] :

بسم الله الرحمن الرحيم أمر بانشاء هذه المدرسة المباركة مولانا السلطان الشهيد المرحوم الملك الناصر حسن * ابن مولانا السلطان الشهيد المرحوم الملك الناصر محمد بن قلاون وذلك فى شهور سنة اربع وستين وسبعمائه ۞

Au nom de Dieu clément et miséricordieux. La construction de ce collège béni a été ordonnée par notre seigneur le sultan, le martyr, el-Melik el-Nâsser Hassan * fils de notre seigneur, le sultan, le martyr, feu el-Melik el-Nâsser Mohamed fils de Kalaoun, et cela dans les mois de l'an 767 (1365).

A la suite de ces inscriptions vient la désignation propre de chacune des madrassahs : مدرسة الشافعيه « collège des Châfa'ites » ou مدرسة الحنفيه « collège des Hanefites », etc., suivant l'affectation des madrassahs.

Dans la salle du tombeau, le long des quatre murs, court une large inscription sculptée dans le bois où l'on peut lire que « cette coupole bénie fut achevée durant l'année 764 (1362)[5] ».

---

[1] T. XIX, fasc. 2, p. 251-273, Paris, 1896.

[2] T. II, p. 31 et 32, Copenhague, 1870.

[3] *Tirâz*, طراز; est appelée ainsi, par el-Makrizi, la bande avec inscription qui orne les parois architecturaux des édifices et dont les artistes musulmans ont su tirer un si grand profit; on lit par exemple, p. 417, t. II, de son ouvrage, que nous citons plus loin en donnant un long passage, à l'endroit où il parle de la Khânka de Beibars el-Gachankir : وتحا اسمه من الطراز « et il effaça son nom du tirâz ».

[4] Citée par M. Van Berchem, ouv. cité.

[5] Voir M. Van Berchem, ouv. cité.

Sur la face sud-ouest du sarcophage qui s'élève au centre de la salle du tombeau, on relève l'épitaphe suivante gravée vingt-quatre ans après la mort du sultan [1] :

بسم الله الرحمن الرحيم * كل من عليها فان * أمر بانشاء هذا الضريح المبارك * برسم تربة السلطان السعيد الشهيد * الملك الناصر
حسن وذريته نخدهم * الله برحمته اجمعين فى العشر الاوّل من شهر * ذى القعدة الحرام سنة ست وثمانين وسبعمائه ۞

Au nom de Dieu clément et miséricordieux * Tout ce qui est sur la terre passera * A été ordonnée la construction de ce mausolée béni * pour servir de sépulture au sultan, le bienheureux martyr * el-Melik el-Nâsser Hassan et à ses descendants * auxquels le Seigneur veuille accorder sa grâce (et ce) dans la première dizaine du mois * sacré [2] de zil-kadeh l'an 786 (1384).

Une autre inscription intéressante, en lettres coufiques d'un beau caractère, se développe sur les parois de la madrassah des mâlekites, les lettres sont en plâtre et appliquées sur la maçonnerie. Des parties entières en ont aujourd'hui disparu, mais ce qui reste permet d'établir que le texte primitif commençait par le *bismillah*, continuait avec le chapitre XXII, verset 41 du Koran et s'achevait par une prière et les louanges du sultan. Voici d'ailleurs ce texte inédit :

اللهم اكثر الخير واتبع العطا نسالك وأنت خير مسئول . . . . . .
حوله من اسّس هذا الخير واصله مولانا السلطان الاعظم المـ . . . . . .
. . . . . والمساكين . . . . . .
. . . . . واجعل الملك
. . . . . بالله

Seigneur! Augmente le bien et continue tes dons. Nous t'invoquons et tu es le meilleur que l'on puisse implorer . . . . . autour de celui qui a fondé (et) perpétué cette œuvre pieuse, notre seigneur, le sultan magnifique el-Mâ . . . . . et les pauvres . . . . . et fais que la royauté . . . . . en Dieu.

Sur les bronzes des deux portes qui sont dans les angles intérieurs du grand liouân se trouve l'inscription inédite ainsi conçue (sur la porte de droite ne figure que la fin de la phrase) :

عز لمولانا السلطان * الملك الناصر حسن عز نصره

Gloire à notre seigneur le Sultan * el-Melik el-Nâsser Hassan; que sa gloire soit répandue.

Le même texte, moins la phrase finale, est de même sculpté en lettres naskh sur les disques en bois qui interrompent les lettres gigantesques que porte la frise de la salle du tombeau; nous le retrouvons encore sur le koursi du lecteur du Koran avec la variante الناصر حسن بن محمد « el-Nâsser Hassan fils de Mohamed » [3].

Au milieu du sahn, sur la ceinture de la coupole de la fontaine, se développe une autre inscription. Elle débute par un texte koranique [4] et se termine par ces mots سنة اربع وستين وسبعمايه « année 764 ».

---

[1] Voir plus loin la citation d'el-Makrîzi.

[2] La vraie traduction du mot *harâm* est « défendu ». Mois dans lequel il est défendu de se battre.

[3] Ces trois dernières inscriptions sont inédites.

[4] Ce qui explique que M. Van Berchem, ouv. cité, p. 273, la publie parmi les inscriptions koraniques.

Deux notes intéressantes, bien que brèves, tracées en couleurs, se trouvent aussi sur les deux petites plaques en marbre blanc scellées au fond du liouân principal, de chaque côté du mihrâb.

La première, peinte sur la plaque de droite, porte :

جدد[1] هذ (*sic*) المكان المبارك حسن (*sic*) اغا خزيندار (*sic*)[2]

Ce lieu béni a été réparé par Hassan Agha le trésorier.

Sur la seconde, celle de gauche, on voit :

الوزير ابراهيم باشا بيد الفقير محمد سنة ١٠٨٢

Le Ouazir Ibrahim pacha par l'humble Mohamed, an 1082 (1671).

La fontaine, dont nous avons mentionné plus haut l'inscription la plus ancienne, en porte d'autres nombreuses, mais plus récentes, se déroulant sur les parois intérieures, au-dessus des architraves. C'est d'abord le chap. III, verset 192-193 du Koran, puis des renseignements historiques que le temps a malheureusement détruits en grande partie. Voici, toutefois, les fragments qui subsistent et que nous croyons inédits :

. . . لحضرة خازندار مصر سعادت حسين اغا المشهور . . . . .

. . . . . العمار فارخوا وجددها ١٠٨٨

. . . . . au seigneur, le trésorier de l'Égypte son excellence Houssein Agha, le célèbre . . . . . construction et en commémora la date et l'a renouvelée . . . . . 1088 (1677).

Enfin, sous les trois couches successives de crépi, plusieurs inscriptions à l'encre ont été relevées. Elles sont dues à la main de pieux visiteurs, et n'ont d'autre mérite que leur ancienneté, elles datent du xe siècle de l'Hégire, c'est à ce titre simplement que nous en signalons quelques-unes.

Dans le liouân principal, sur la première couche de crépi :

الهى لئن جلّت وجمّت خطيئتي فعفوك عن ذنبي أجـل وأوسـع

عبده عثمان ثيرەوى سنة ٩٩٨

Seigneur, mon Dieu! Si mes péchés sont énormes et nombreux, votre clémence est plus grande et plus large.

Abdou Osmân Seraoui. L'an 998 (1590).

Dans le liouân sud, sur la seconde couche de crépi :

العبد الفقير الى الله تعالى على بن محمد البحيرى يريد من الله سبحانه وتعالى . . . . . والتوبة انه يحب التوابين

ويحب المتطهرين وذلك بتاريخ يوم الاثنين خامس عشر شهر الحجة الحرام سنة ٩١١

L'humble serviteur du Très-Haut, Ali ibn Mohamed el-Bahèri demande au Dieu Tout-Puissant . . . . . et la pénitence, car (Dieu) aime les repentants et ceux qui se purifient.

Lundi 15 hoggah 911 (1505).

---

[1] M. Van Berchem lit جدد, ouv. cité, p. 272. — [2] Cette inscription est reproduite avec toutes les inexactitudes de l'original.

Dans le liouân sud, sur la troisième couche de crépi :

الخط يبقى زمانا بعد كاتبـــه — وكاتب الخط تحت الأرض مدفونا

تبلى محاسنه والدّود يأكلـــه — ووجهه لجميع الدّود مرهونـا

يا رب ارحم عبدًا كان كاتبـــه — يا قارئ الخط قل يا الله امينـا

اللهم امين فى ٢٣ شهر رمضان سنة ١١٢٦

L'écriture dure longtemps après l'écrivain, tandis que celui-ci est enseveli sous terre, sa beauté périt et les vers le rongent. Son visage est à la merci des vers. Seigneur! Accordez la miséricorde à votre serviteur qui a écrit ces lignes. — Que le lecteur dise : Amen! 28 ramadân 1126 (1714).

2. — OBJETS D'ART PROVENANT DE LA MOSQUÉE.

Le Musée National du Caire, désigné plus communément sous le nom de Musée arabe, possède un grand nombre d'objets provenant de la mosquée du sultan Hassan.

Il est bien naturel que ces objets soient mentionnés ici. Leur relation avec la mosquée n'est pas d'ailleurs, pour tous, de la même valeur : il y en a qui furent fabriqués lors de sa construction et qui en faisaient, pour ainsi dire, partie intégrante; il en est d'autres dont le seul intérêt est d'avoir été trouvés dans la mosquée. Ils forment donc deux catégories très distinctes.

Tous ces objets étant décrits dans les éditions française et anglaise du *Catalogue du Musée*[1], nous nous bornerons simplement à les énumérer, et à compléter, s'il y a lieu, les notices du *Catalogue*.

Fig. 1.

Grand lustre (tanour[2]) en bronze, n° 54 [salle VII, n° 57][3], haut. 1 m. 50 cent. voir fig. 1. — Ce lustre est en métal fondu. L'inscription qui court autour du dôme est la suivante :

المقر الكريم العالي المولوي الاميري الكبيري الأجلي المحترمي الخدومي الغازي المجاهدي المرابطي المؤيدي قيسون الملكى الناصري عز أنصاره ،

Son Excellence, le généreux, le suprême, el-Maoulaoui[4], (qui appartient) au grand émir, au plus distingué, au respectable, au servi, au guerrier el-Nâsser; que sa gloire soit répandue!

Sur chaque deuxième montant du troisième étage quelques mots composent la phrase que voici :

عمل المعلم بدر بن ابو يعلا فى سنة شهور ثلاثين وسبعمائه

فرغ فى مدة اربعطشر (*sic*) يوم ،[5]

Fait par le maître Badr Abou Yâlâ en l'an, mois (?) trente et sept cent (1329). Fut achevé dans le délai de quatorze jours.

Nous voyons par la date indiquée dans cette inscription que ce lustre ne pouvait à l'origine être destiné à Sultan Hassan, dont la

[1] Voir *Catalogue sommaire des monuments exposés dans le Musée national de l'art arabe*, le Caire, 1895, chap. métaux, p. 53; verrerie, p. 60.

[2] Cette désignation est relevée de l'inscription du lustre n° 503, fait au nom du sultan el-Ghouri, vers 1500 : . . . . . انعم هذا التنور المبارك .

[3] Le premier chiffre est le numéro d'ordre invariable de l'objet, les chiffres entre crochets sont les numéros de la salle et de l'exposition de l'objet. Ce dernier numéro est donc identique à celui du *Catalogue*.

[4] L'affilié à l'École des Maoulaoui? Le seigneurial!

[5] Voir l'observation sur cette inscription, p. 158 du *Catalogue* mentionné ci-dessus.

construction fut commencée une cinquantaine d'années plus tard. Il est curieux de constater que ce tanour ne correspond à aucun des deux lustres que l'ouvrage de Pascal Coste (pl. XXI) représente suspendus dans le liouân est de la mosquée. L'un de ces deux lustres est à trois étages, l'autre à cinq; ce dernier est même représenté une deuxième fois dans la planche XXIII du même ouvrage, mais nous n'avons pu identifier que le plateau qui figure sur cette dernière planche; c'est celui qui est conservé sous le n° 111 de la salle II du Musée et que nous mentionnons plus loin.

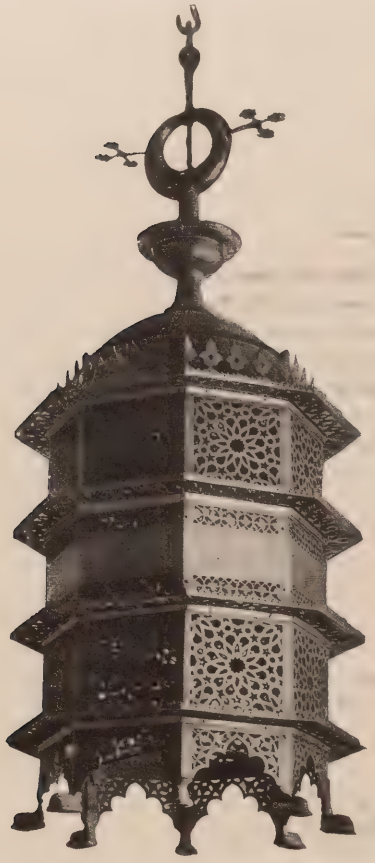


Fig. 2.

Lustre en bronze fondu, n° 93 [salle I, n° 93], haut. 2 mètres, voir fig. 2. — Ce lustre a la forme d'un prisme octogonal à trois étages, les côtés de l'étage supérieur et de l'étage inférieur sont ajourés, tandis que les côtés de l'étage intermédiaire sont formés par deux étroites bandes d'arabesques jointes par une large plaque où est gravée, en beaux caractères naskh, l'inscription suivante dédiée au sultan Hassan.

عز لمولانا السلطان الملك الناصر العالم العامل العادل المجاهد المرابط
المثاغر المؤيد المنصور سلطان الاسلام والمسلمين قامع الكفرة والمشركين
محيي العدل في العالمين ناصر الدنيا والدين حسن بن السلطان الملك
الناصر ناصر الدنيا والدين محمد بن الملك المنصور قلاون الصالحي عز نصره،

Gloire à notre seigneur le sultan, le roi victorieux, le savant, l'actif, le juste, le vaillant combattant, le gardien des frontières, le puissant, le vainqueur, Sultan de l'islam et des musulmans, le tueur des infidèles et des hérétiques, le vivificateur de la justice dans l'univers, protecteur de l'État et de la religion, Hassan fils du sultan le roi victorieux, protecteur de l'État et de la religion Mohamed, fils du roi el-Mansour Kalaoun el-Sâlehi[1]; que sa gloire soit répandue.

La vue intérieure de la mosquée el-Mouayyed, que donne Coste (pl. XXX), montre un lustre dont le dessin, bien qu'à une petite échelle, correspond au lustre en question.

Nous verrons plus loin, dans la citation d'el-Makrizi, que le sultan el-Mouayyed enleva un des tanours de la mosquée du sultan Hassan et le plaça dans celle qu'il fit construire et qui porte son nom. Il est donc établi que c'est le lustre que nous venons de décrire.

Plateau inférieur d'un lustre, n° 146 [salle II, n° 16], diamètre 0 m. 75 cent. voir p. 9, fig. 3. — Cuivre jaune repoussé et gravé d'inscriptions et de figures d'animaux.

L'inscription exprime des vœux :

العز الدائم، الاقبال الملازم، والعمر السالم، الدولة الطائفة،

Gloire éternelle · Chance continuelle · Santé parfaite · Autorité pleine ·

Plateau inférieur d'un lustre, n° 240 [salle II, n° 111], diamètre 1 m. 50 cent. — Ce cuivre correspond au dessin de la planche XXIII de Pascal Coste[2]. Les six cercles rangés sur le rebord du plateau portent la phrase عز لمولانا السلطان « Gloire à notre seigneur le sultan ».

[1] Sâlehi, forme exprimant la propriété exercée par Sâleh, signifie que Kalaoun, avant de devenir sultan, était mamlouk (esclave) de Sâleh.

[2] Ce dessin, comme tous les détails du même ouvrage, n'est que d'une exactitude relative.

Le plateau était accroché au-dessous du lustre, il avait pour but principal d'empêcher la matière éclairante de se répandre sur le sol; il intervenait pour compléter et agrémenter la silhouette décorative et il dissimulait la charpente grossière du lustre.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'illumination était produite uniquement à l'extérieur du lustre, au moyen d'une série de petits récipients en verre qui se plaçaient dans les ouvertures rondes percées dans les diverses galeries séparant les étages; un de ces godets est visible dans la fig. 1, à l'extrémité de l'un des bras fixés à la base du dôme. On descendait les lustres quand c'était nécessaire pour procéder au nettoyage, en les posant sur des escabeaux ou koursis après les avoir séparés de leur plateau; cela explique l'existence des pieds qui terminent les montants.

En dehors des tanours destinés à marquer l'importance des endroits principaux de l'édifice, tels que le liouân principal, la salle du tombeau, etc., il y avait d'autres suspensions en métal de dimensions plus restreintes, mais d'un travail non moins intéressant. Leur puissance d'éclairage ne suffirait pas à justifier leur emploi car, quelle que fût la forme adoptée, que ce fût celle d'une pyramide tronquée, ou d'une calotte formant dôme reliée à son

Fig. 3.

plateau par des chaînettes, ou que ce plateau suspendu eût formé lampadaire à lui seul sans autre pièce accessoire; les godets en verre étaient toujours en nombre restreint et placés de sorte que la lumière dût se répandre avec bien peu d'éclat et ne servît qu'à mettre en relief l'élégance de la forme du lampadaire même et la finesse merveilleuse de son travail. Il fallait donc recourir à un troisième type d'éclairage qui, par ses petites dimensions, pût se placer partout et répandît une lumière efficace. Ce furent les lampes en verre émaillé qui, décorant d'abord en nombre infini les monuments religieux, disparurent peu à peu par l'incurie des préposés. Le Musée Arabe en possède les plus beaux spécimens existants, produit d'une industrie disparue, dont on ne fait aujourd'hui que d'imparfaites imitations. A chacune des longues chaînes qui pendent encore de nos jours des plafonds des liouâns, était jadis suspendue une de ces lampes.

Elles n'étaient jamais un récipient direct, un godet en verre, contenant la matière éclairante et les mèches, était placé à l'intérieur dans un anneau retenu sur les bords de la lampe par des crochets en fil de métal. L'existence d'un pied pourrait faire supposer que ces lampes étaient supportées et non suspendues. Il n'en est rien, cette partie inférieure, de même que les pieds des grands lustres, facilitait le garnissage de l'appareil, tandis que les sortes d'anses dont elles sont munies servaient à les accrocher à l'extrémité des chaînes de suspension.

Croissant en cuivre jaune, n° 235 [salle H, n° 106], haut. o m. 34 cent. — Une plaque posée horizontalement occupe le vide du croissant. Elle est gravée d'inscriptions koraniques.

D'un côté :

لا اله الا الله محمد رسول الله ارسله بالهدى ودين الحق،

Il n'y a pas de divinité en dehors de Dieu. Mohamed est le prophète de Dieu, il l'a envoyé pour convertir à la juste religion.

De l'autre côté :

نصر من الله وفتح قريب وبشر المؤمنين بان لهم من الله فضلا كبيرا ،

Victoire de Dieu et conquête prochaine. Annonce la bonne nouvelle aux croyants qu'il leur est réservé de grandes grâces.

Fig. 4.

La dernière pièce en métal relative à la mosquée du sultan Hassan, qui soit conservée au Musée, est un beau vase en cuivre avec couvercle, n° 133 [salle H, n° 4], haut. totale o m. 44 cent., voir fig. 4. — Il doit une partie de son intérêt à certains détails traités en repoussé. Toute la surface est couverte d'ornements et d'inscriptions, parmi lesquelles celle qui court autour de la panse est ainsi conçue :

عز لمولانا السلطان الملك الناصر العالم العامل العادل الغازى المجاهد المرابط المثاغر المنصور ناصر الدنيا والدين حسن بن السلطان الملك الناصر،

Gloire à notre seigneur, le sultan, le roi victorieux, le savant, l'actif, le juste, le guerrier, le vaillant combattant, le gardien des frontières, le vainqueur, le protecteur de l'État et de la religion, Hassan fils du sultan, le roi el-Nâsser.

Trois cartouches sur le couvercle renferment la phrase :

السلطان الملك الناصر

Le sultan, le roi el-Nâsser (le victorieux).

Quatre vases céladon, n°s 1004-1007 [salle VI, n°s 319-322], haut. o m. 36-o m. 60.

Le nombre des lampes en verre émaillé déposées au Musée dans la salle VII et provenant de la mosquée du sultan Hassan est de trente-quatre[1], sans compter le n° 257 [9] qui est en verre uni, sans aucune inscription et qui devait sans doute remplacer dans la mosquée une lampe manquant à la collection.

Toutes ces lampes sont munies d'inscriptions, exception faite pour le n° 257; elles portent au moins, renfermés dans un cercle, les mots :

عز لمولانا السلطان الملك

Gloire à notre seigneur, le sultan, le roi[2].

En voici l'énumération avec quelques mots descriptifs[3].

---

[1] Nous pouvons ajouter à ce nombre les lampes n°s 1 et 2, décrites par S. E. Yacoub Artin pacha, dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 2e série, n° 7, 1886, aujourd'hui propriété de M. Myers, cap. 60e Rifles, ces deux lampes provenant, d'après S. Excellence, de notre mosquée.

[2] Quelquefois la phrase est complétée par le mot الناصر el-Nâsser, surnom de Hassan.

[3] Les lampes dont la photographie a été publiée dans le *Catalogue* du Musée sont marquées d'un *.

* Lampe n° 267 [19], haut. o m. 41 cent. — Cette lampe est entièrement recouverte de motifs de fleurs ménagés dans le verre, sur fond en émail bleu[1].

* Lampe n° 268 [20], haut. o m. 42 cent. — Des réseaux en émail blanc renferment des ornements multicolores; sur le verre, beaucoup de traces de dorure.

Lampes n°s 274 et 275 [26 et 27], haut. o m. 45 cent. et o m. 42 cent. — Ces lampes en verre émaillé sont à peu près identiques. La première a le pied refait en bois.

Lampe n° 276 [28], haut. o m. 40 cent. — Cette lampe ressemble beaucoup aux deux dernières; dans le trilobe du col on voit des oiseaux finement dessinés.

Lampe n° 280 [32], haut. o m. 41 cent., voir fig. 5. — Lampe n° 281 [33], haut. o m. 36 cent. — Lampe n° 282 [34], haut. o m. 41 cent.

Fig. 5.

Lampe n° 283 [35], haut. o m. 35 cent. — Les fleurs de la panse sont ménagées dans le clair du verre.

Lampe n° 284 [36], haut. o m. 35 cent.

Lampe n° 285 [37], haut. o m. 37 cent. — La panse est endommagée.

* Lampe n° 286 [38], haut. o m. 38 cent.

* Lampe n° 287 [39], haut. o m. 38 cent. — Ces huit lampes portent sur le col des inscriptions koraniques interrompues par trois médaillons avec formule de louanges au sultan, comme nous l'avons indiqué plus haut; le reste du corps est richement émaillé. La première inscription est tirée du Koran, chap. XXIV, vers. 36 :

الله نور السموات والأرض مثل نوره كمشكاة فيها مصباح المصباح

Dieu est la lumière des cieux et de la terre. Cette lumière est comme un foyer dans lequel (se trouve) un flambeau, un flambeau placé dans un cristal, le cristal . . . . .

[1] La lampe n° 266 [18], dont la provenance n'a pas été signalée sur les registres du Musée, semble aussi appartenir à la série de lampes fabriquées pour la mosquée du sultan Hassan, car elle est identique à la lampe décrite.

Lampes nos 297-301 [49-53], haut. o m. 37-o m. 41. — Pour la lampe n° 300 [52], haut. o m. 37 cent., voir fig. 6.

Ces lampes sont en verre émaillé; l'inscription koranique sur le col est en bleu, elle est interrompue, comme dans les lampes du groupe précédent, par des médaillons. Sur la panse s'étale un texte historique en belles lettres naskh ménagées dans le

Fig. 6.

verre, le fond est en émail bleu; sur le bas de la panse sont des ornements et trois autres médaillons semblables à ceux du col. L'inscription au nom du sultan Hassan est la suivante :

عز لمولانا السلطان الملك الناصر ناصر الدنيا والدين حسن ابن محمد عز نصره

Gloire à notre seigneur, le sultan, le roi victorieux, protecteur de l'État et de la religion, Hassan, fils de Mohamed; que sa victoire soit répandue !

Lampes nos 311-322 [63-74], haut. o m. 36-o m. 42. — Le n° 311 a le col cassé, les nos 318 et 319 sont sans pied, le n° 322 est endommagé.

Toutes ces lampes sont munies des mêmes inscriptions que le groupe précédent, avec cette différence que les caractères du col sont enrichis d'un rinceau en émail blanc.

Lampe n° 323 [77], haut. o m. 32 cent. — Cette lampe est sans col, mais elle semble appartenir au groupe précédent, car l'ornementation du bas de la panse est identique à la décoration de la lampe n° 318.

Lampes nos 325 et 326 [77 et 78], haut. o m. 32 cent. — Mêmes inscriptions que les deux groupes précédents. Les lettres du col sont dorées sur fond en émail bleu avec rinceau blanc. Les lettres de la panse sont en émail bleu sur fond clair.

Lampe n° 327 [79], haut. o m. 37 cent. — Mêmes textes agrémentés de rinceaux en blanc. Les caractères du col sont en émail bleu sur fond de verre; ceux de la panse sont ménagés dans le verre sur fond en émail bleu.

3. — BIBLIOGRAPHIE.

EL-MAKRÎZI.

Parmi les nombreux écrivains qui se sont occupés de la mosquée du sultan Hassan, la première place revient à l'historien Taki el-Dyn Ahmed, plus connu sous le nom d'el-Makrizi, dont l'ouvrage *El-Khitat*[1] abonde en renseignements si précieux, que nous croyons nécessaire d'insérer ici la traduction du chapitre qui a trait au monument et au souverain qui le créa[2].

GÂMA' EL-MALIK EL-NÂSSER HASSAN[3].
(*HISTOIRE DE LA MOSQUÉE.*)

«Cette mosquée est connue sous le nom de Madrassah du sultan Hassan. Elle est située vis-à-vis du château de la montagne[4], entre la Citadelle et le Birket el-Fil[5]. Son emplacement avait été occupé par la maison de l'émir Yalbogha el-Yahyaoui (précédemment citée dans le chapitre qui a trait aux habitations).

Fig. 7. — La mosquée du sultan Hassan avant la construction de la mosquée el-Rifai (1869), d'après une aquarelle de Fiedler de la collection de S. E. Tigrane pacha.

«Le sultan a commencé sa construction en l'an 757 (1356) en lui donnant une vaste étendue, de grandioses proportions, une belle forme et un aspect admirable. On ne connaît en aucun pays musulman un temple qui égale cette mosquée.

«Les travaux de construction ont duré trois ans sans avoir été interrompus un seul jour; 20000 dirhems[6] furent consacrés quotidiennement à cet édifice, ce qui représente environ 1000 metkâls en or.

«L'eunuque Mokbel, le Syrien, m'a affirmé avoir entendu dire au sultan Hassan qu'on avait dépensé pour agencer le cintre de la voûte du grand iouân 10000 dirhems, bien que cette forme dût être jetée aux décombres aussitôt la voûte achevée. Le même individu ajoutait : J'ai entendu dire au sultan : «N'était pour qu'on ne puisse dire que le roi d'Égypte a été incapable d'achever une construction commencée par lui, j'aurais abandonné l'édification de cette mosquée, tant furent énormes les dépenses qu'elle a occasionnées».

«Cette mosquée renferme des merveilles d'architecture. Entre autres : le grand iouân dont l'étendue est de 65 pics[7] sur 65 pics; de 5 pics plus grand, dit-on, que l'iouân de Xerxès qui se trouve à el-Madaïn, en Mésopotamie; puis la magnifique coupole qui n'a pas sa pareille en Égypte, ni en Syrie, ni en Mésopotamie, ni au Maghreb[8], ni au Yemen; l'incomparable minbar (chaire) de marbre; la porte grandiose; les quatre collèges qui se trouvent autour de la cour de la mosquée, etc.

«Le sultan avait décidé de dresser quatre tours pour y faire l'appel à la prière. Trois étaient achevées, quand le samedi 6 du mois rabia el-akher de l'an 762 (1360), la tour élevée au-dessus de la porte s'écroula, écrasant environ trois cents orphelins, élèves de l'école du sebil, dont six seulement furent sauvés.

«Le sultan renonça alors à la construction de cette tour et de sa correspondante; d'où résulte que deux minarets seulement furent conservés. Ils subsistent encore aujourd'hui[9].

---

[1] Le titre complet de cet ouvrage est : *Topographie et monuments de l'Égypte, du Caire et du Nil et leur histoire*, par Taki el-Dyn Ahmed, fils d'Ali, fils d'Abd el-Kâder, fils de Mohamed, connu (sous le nom de) el-Makrizi.

Nous devrions, en réalité, avant el-Makrizi citer Ibn Khaldoun (*Kitâb el-Ebar*, etc.), qui était son contemporain il est vrai, mais qui, avant lui, a été l'historien de son époque. Nous ne lui donnons pas le rang qui lui reviendrait, uniquement parce qu'il ne nous renseigne que sur les dernières années du règne du sultan Hassan (édition Boulaq, t. V, p. 452), et que, d'autre part, sa narration ne diffère en rien de celle d'el-Makrizi. Il nous suffira donc de l'avoir mentionné.

[2] Pour la traduction de ce document, M. Mohamed bey Beiram, secrétaire du Conseiller financier, nous a prêté sa bienveillante et précieuse collaboration. Nous sommes heureux de l'en remercier ici.

Nous profitons de cette occasion pour remercier également Youssef effendi Ahmed, calligraphe-dessinateur du Bureau du Comité, pour sa patiente recherche des documents multiples, ayant trait à ce chapitre, que nous lui avons désignés.

[3] Édition de Boulaq, t. II, p. 316.

[4] تجاه قلعة الجبل فيما بين القلعة وبركة الفيل.

[5] Étang de l'éléphant. Figure encore, sur une grande étendue, dans le plan du Caire contenu dans l'ouvrage de l'Expédition française. Cet étang est depuis quelques années complètement comblé.

[6] Le *dirhem* valait 0 fr. 389 de nos jours.

[7] Le pic, *dra'*. Il n'y a pas moins de sept espèces de pic : *El-baladi*, 0 m. 578 de long; *el-nîli*, 0 m. 542; *el-kâdim* ou *el-antiqui*, 0 m. 5259; *el-hindâza*, 0 m. 647; *el-stambouli*, 0 m. 67 et *el-maamâri*, 0 m. 75. (Ali pacha Moubarak, *Tazkarat el-Mohandissyn*, p. 354).

[8] Les pays du nord de l'Afrique.

[9] La deuxième tour, également écroulée depuis, a été reconstruite et existe encore, (voir chap. II, § 3, Prisse d'Avennes).

« Quand cette tour s'écroula, la population de Misr[1] et de Kâhira[2] disait que cet événement présageait la fin du règne du sultan; mais le cheikh Behâ el-Dyn Abou Hâmed Ahmed ibn Ali ibn Mohamed el-Sobki a dit à cette occasion :

Sois joyeux, ton bonheur, ô sultan d'Égypte, a été révélé par un mot qui se répand comme un proverbe:
Que la tour ne s'en allait pas par un vice (de construction), mais bien par un mystère secret qui me fut dévoilé :
Au-dessous d'elle on récitait le Koran et elle écoutait. Aussitôt l'attraction puissante l'a fait se pencher. Car si Dieu posait le Koran sur une montagne, son sommet s'aplanirait par la force[3].
Ainsi ses pierres n'ont pas été dispersées; elles sont tombées (poussées) par la crainte de Dieu et non pas par suite d'une erreur humaine.
Ou encore, devant voir son maître s'éloigner, elle l'a suivi (poussée) par le désir et l'amour dont son cœur est embrasé.
Grâce à Dieu, le mauvais œil a eu sa proie, ainsi que le Clément l'a inscrit dans la destinée.
Le malheur n'atteindra plus à partir de ce jour un lieu solidement édifié pour la science et l'étude.
Vis donc jusqu'à ce que tu aies vu le monde plein de la science (émanée) de ce collège et que personne en Égypte n'ait négligé d'en profiter.

« Mais le hasard a voulu que le sultan fût assassiné trente-trois jours après l'écroulement de la tour. Il mourut avant que fussent terminés les travaux de marbre qui furent achevés après lui par l'eunuque Bechir el-Gamdâr[4].

« Le sultan avait constitué en wakf (legs) de très importantes propriétés en faveur de cette mosquée; mais il n'en demeura qu'une faible partie, la plupart des domaines d'Égypte et de Syrie dont il l'avait dotée ayant été attribués en fiefs à divers émirs et autres.

« Cette mosquée est devenue une fortification opposée au château de la montagne. Dès qu'éclatait une révolte contre le gouvernement, nombre d'émirs et d'individus montaient sur la terrasse et lançaient (des projectiles) contre le château. El-Malik el-Zâher Barkouk ne voulut pas tolérer cet abus, et ordonna la démolition de l'escalier qui conduisait aux deux minarets ainsi qu'aux logements des lecteurs du Koran et à la terrasse d'où l'on tirait sur la citadelle. On démolit aussi la splendide plate-forme et les marches qui se trouvaient des deux côtés, devant la porte de la mosquée, afin d'en empêcher l'accès. On boucha l'entrée derrière *la porte en bronze sans pareille*. Une des fenêtres des collèges de cette mosquée fut ouverte pour donner accès à l'intérieur, à la place de la porte obstruée, et (ainsi) l'entrée de la mosquée fut située en face de la porte de la citadelle connue sous le nom Bâb el-Silsileh (porte de la chaîne)[5]. L'ascension des mouezzins (ceux qui appellent à la prière) était devenue impossible et l'appel à la prière se faisait de cette porte. On procéda à cette démolition le dimanche 8 safar 793 (1391).

« Plus tard, quand le sultan el-Melik el-Mouayyed cheikh commença la construction de la mosquée avoisinant la porte Zoueilah, il acheta cette porte en bronze ainsi que le lustre en bronze[6] qui s'y trouvait suspendu, moyennant la somme de 500 dynars et (ces objets) furent transférés le jeudi 17 chaouâl 819 (1410). Les battants furent montés sur l'entrée et le lustre suspendu devant le mihrâb.

« Le jeudi 9 ramadân 825 (1422), l'appel à la prière se fit du haut des deux minarets comme auparavant; on reconstruisit les marches et la plate-forme, et on installa une porte à la place de celle prise par el-Mouayyed, et les choses restent ainsi ».

(*HISTOIRE DU SULTAN.*)

« El-Malik el-Nâsser Aboul-Ma'ali el-Hassan ibn Mohamed ibn Kalaoun monta sur le trône à l'âge de 13 ans, le mardi 14 du mois de ramadân, l'an 748 (1346), succédant à son frère el-Malik Mozaffar Hagui. Il quitta la citadelle à cheval par la porte sitâra (rideau), vêtu des insignes royaux, accompagné des émirs marchant à ses côtés jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans la salle du trône.

« Les hauts fonctionnaires de l'État étaient alors l'émir Yalbogharôs et l'émir Guibogha el-Mozaffari, l'émir Cheikhou, l'émir Tâz et Ahmed Châdd el-Charabkhâna[7] et Arghoun el-Ismaïli. Il revêtit Yalbogharôs d'une robe d'honneur et l'institua lieutenant de la royauté en Égypte à la place de Hâg Arkataï, et nomma Arkataï gouverneur d'Alep; il donna l'investiture à l'émir Seif el-Dyn Mandjak el-Youssefi et lui confia la charge de ministre et d'ostadâr[8]; il désigna l'émir Arghoun Châh (en qualité) de gouverneur de Damas ».

---

[1] Emplacement des décombres près du Vieux-Caire.

[2] Le Caire fondé par les Fatimites au xe siècle. Le Caire indigène d'aujourd'hui.

[3] Allusion au chap. LIX, vers. 21 du Koran.

[4] Le mot جمدار est l'abréviation du terme persan *djemeh-dar* جامه دار « maître de la garde robe ». (Quatremère, *Histoire des sultans Mamlouks de l'Égypte*. Paris, 1837, p. 11).

[5] Voir la monographie très complète sur la Citadelle, par M. Paul Casanova, dans les publications de la Mission archéologique française précitées, t. VI, fasc. 4 et 5.

[6] Il est connu que les vantaux en question se trouvent encore aujourd'hui à la porte de la mosquée d'el-Mouayyed. Pour le lustre, voir chap. II, § 2, le deuxième lustre décrit.

[7] *Châdd*, une sorte d'intendant, d'inspecteur. *Châdd el-Charabkhâna* « Inspecteur de la sommellerie ». (Quatremère, t. I, p. 110).

[8] Le mot *ostâdâr* ou *ostâd-dâr* استاد الدار, ou استادار, ou استدار, qui signifie « grand-maître de la maison, majordome », est dérivé du mot persan *ostâd* اوستاد « maître, homme habile », qui se rencontre déjà dans le *Schah nâmeh*. . . . (Quatremère, t. I, p. 25).

Ostad el-dar « intendant du palais ». (*Prolégomènes historiques d'Ibn Khaldoun*, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, etc., Paris, 1867, t. XX, p. 95).

« Au début de l'an 49[1], (1348) la crue du Nil submergea beaucoup de terrain sur la rive est, entre Boulaq et Misr. Les émirs s'empressèrent d'endiguer le Nil du côté de Guizeh et l'émir Mandjak fut chargé de cette besogne. Il recueillit une forte somme d'argent qu'il dépensa à cet effet, mais sans résultat. Mandjak fut arrêté au mois de rabia el-aouel.

« La grande peste éclata cette année-là. Ahmed le sommelier fut nommé gouverneur de Saft, et el-Guibogha fut nommé gouverneur de Tripoli, où il séjourna jusqu'au mois de rabia el-aouel l'an 50, lorsqu'il partit pour Damas où il tua Arghoun Châh sans en avoir reçu l'ordre. Il fut blâmé, arrêté et exécuté à Damas.

« En l'an 51, une armée de 4000 cavaliers de Damas et 2000 d'Alep partit, se dirigeant vers la ville Singâr, et avec eux un grand nombre de Turcomans. Ils l'assiégèrent quelque temps jusqu'à ce que les habitants eussent demandé grâce. L'armée se retira. Alors le sultan se déclara majeur et gouverna seul. Il arrêta Mandjak et Yalbogharès et prit à La Mecque el-Malik el-Mougâhed, souverain du Yemen, qui fut enchaîné et conduit au Caire où il fut mis en liberté, puis assassiné dans la forteresse de Karak.

« Le dimanche 17 gamâd âkher, les émirs se soulevèrent contre le sultan; c'étaient Tâz et ses frères, Yalbogha el-Chamsi et Beighouân. Ils s'arrêtèrent sous la Citadelle où l'émir Tâz monta, portant son armure, et accompagné d'une nombreuse escorte; il arrêta et emprisonna le sultan dans les maisons[2]. Son règne avait été de trois ans et neuf mois. Son frère el-Malik el-Sâleh Sâleh lui succéda. Le sultan Hassan se voua à la science et copia de sa propre main un exemplaire de l'ouvrage *Indices de la prophétie* composé par el-Beihaki, jusqu'au lundi de chaouâl 755 (1354); lorsque l'émir Cheikhou el-Omari le remit sur le trône, arrêtant Sâleh. Sa captivité avait duré trois ans, trois mois et quatorze jours. Il ordonna l'arrestation de l'émir Tâz et l'envoya au gouvernorat d'Alep.

« Durant le mois de rabia el-aouel un ouragan souffla du côté ouest et dura depuis le commencement du jour jusqu'à la fin de la nuit; l'atmosphère devint d'abord jaune, puis se changea en rouge et enfin devint noire; cet ouragan causa de grands ravages. Au mois de cha'abân l'an 759 (1358), l'émir Cheikhou fut frappé par des mamlouks d'un coup d'épée qui le rendit malade jusqu'à ce qu'il mourut[3].

« En l'an 759, la nouvelle monnaie fut frappée; chaque pièce eut le poids d'un metkal. L'émir Tâz gouverneur d'Alep fut arrêté et emprisonné à Alexandrie et remplacé au gouvernorat d'Alep par l'émir Mandjak el-Youssefi. L'émir Serghatmach fut arrêté au mois de ramadân, après une bataille entre ses mamlouks et ceux du sultan, où ces derniers furent victorieux. Plusieurs autres émirs furent également arrêtés. Le sultan conféra à son mamlouk Yalbogha el-Omari el-Haski le commandement de 1000 hommes à la place de Tenkezbogha el-Mârdâni, émir Megles, décédé.

« Et en l'an 760 (1359) Mandjak s'enfuit d'Alep et l'on n'eut plus aucune nouvelle de lui. L'émir Beïdomar el-Khaouarizmi fut nommé à sa place au gouvernorat d'Alep; il partit à la conquête de Sis, s'empara d'Adana sans effusion de sang, s'empara de Tarsous, d'el-Massissa et de plusieurs villes[4] où il laissa des gouverneurs, et s'en retourna.

« Quand on compta l'an 762 (1361), le sultan passa sur la rive de Guizeh et campa au village Kôm Beïra durant un assez long temps en raison de la peste qui sévissait au Caire; ses relations avec l'émir Yalbogha furent tendues jusqu'à la veille du mercredi 9 gamâd el-oula, jour où le sultan partit à la tête d'un nombre de cavaliers pour cerner l'émir Yalbogha qui, ayant eu vent des intentions du sultan, sortit de sa tente et se cacha au milieu de ses gens, revêtu de ses armes.

« Le sultan n'eut pas la chance de le capturer et s'en revint. Yalbogha se révolta contre lui, le mit en déroute ainsi que sa suite. Le sultan s'enfuit, se dirigeant vers le Château de la montagne. Yalbogha, auquel beaucoup de monde s'était joint, le suivit. Le sultan pénétra dans la Citadelle, mais ne pouvant pas résister, il monta à cheval avec Aïdemor el-Daouadâr[5] pour gagner la Syrie. Il descendit dans la maison de l'émir Charaf el-Dyn Moussa ibn el-Azkachi, émir hâgueb[6], qui envoya aussitôt avertir l'émir Yalbogha de l'arrivée du sultan chez lui. Yalbogha fit arrêter le sultan et l'émir Aïdemor, et depuis sa trace fut perdue à jamais, malgré les recherches effectuées par ses serviteurs et ses partisans pour connaître sa sépulture et pour savoir ce qui lui était arrivé. Son second règne avait duré six ans, sept mois et quelques jours.

Ce fut un roi énergique, inspirant la crainte, courageux, digne, respectueux de sa parole et pieux. Il jura plus d'une fois qu'il n'avait jamais . . . . . , ni bu du vin, ni commis l'adultère; cependant il était avare; il aimait les femmes, ne pouvait se passer d'elles et était généreux envers elles.

« Durant son règne il fut l'ennemi des Coptes d'Égypte et il forma le projet de les exterminer. Il n'aimait pas les mamlouks et commença par nommer les enfants des familles[7] aux postes d'émirs.

---

[1] 49 équivaut à 749. El-Makrizi négligeant souvent de désigner le chiffre des centaines une fois exprimé.

[2] Le texte dit : بالكور, *bil-dour; dour* est le pluriel de *dâr* « maison ».

Ibn Iyâs, dans son ouvrage, que nous citerons plus loin, dit à ce propos, t. I, p. 194, 7, ... et on l'emprisonna dans un endroit ; مكان à l'intérieur dans les maisons intimes (داخل دور الحريم).

El-Makrizi, racontant l'histoire de cet émir (t. II, p. 314) dit que le meurtrier fut le mamlouk Baï. En cet endroit, l'auteur donne comme date l'année 758 et non plus 759.

[3] De la Syrie.

[4] « En Orient, sous la dynastie des Turcs (mamlouks), on donne le titre de *devatdar* (porte-encrier) au fonctionnaire qui introduit les ambassadeurs et autres personnes aux audiences du sultan, et qui fait observer (dans ces réceptions) les règlements de l'étiquette, en ce qui concerne la manière de se présenter devant le souverain et de le saluer ». *Prolégomènes*, t. XX, p. 12.

Hadjeb (chambellan), *Prolégomènes*, t. XX, p. 7.

[5] C'est-à-dire les enfants du peuple que le sultan voulait substituer aux mamlouks haïs.

« Il laissa à sa mort dix enfants mâles et six filles. Il avait les cheveux roux et la figure tachée de grains de rousseur. Il fut assassiné à l'âge de vingt et quelques années. Aucun souverain de la dynastie, ni avant, ni après, ne lui ressembla ».

CHEHÂB EL-DYN.

Après el-Makrizi, l'historien el-Hâfiz Chehâb el-Dyn Ahmed ibn Ali, plus connu sous le nom d'Ibn el-Hagar[1], donne quelques renseignements sur la mosquée et le sultan fondateur, dans son ouvrage *El-Dorar el-Kâminah fi A'ayân el-Ma'ah el-Tâminah*[2].

Du monument, il dit peu de choses, estimant que sa réputation est telle qu'il serait fastidieux de le décrire. A signaler seulement le nom inusité de « Roumeilah » qu'il lui attribue, et la notice déjà connue que son emplacement était occupé autrefois par un palais que le père de Hassan avait fait construire à Beibogha el-Yahyaoui et que le sultan reprit à cet émir pour faire édifier la mosquée.

Quant à Hassan, il le juge sévèrement, lui reprochant d'avoir été avide et cruel, d'avoir fait exécuter beaucoup de ses sujets. Il conte aussi qu'il s'appelait en réalité Komâri, mais qu'un jour, étant assis avec son tuteur et celui-ci l'ayant appelé par ce nom il lui dit tout à coup : « O mon père, je ne me nomme pas Komâri, je me nomme Hassan ». A quoi l'autre répondit : « Avec la volonté de Dieu ».

KHALÎL EL-ZÂHIRI.

Khalil el-Zâhiri, qui vécut au temps du sultan el-Zâher Abou Saïd Djakmak (847-857 | 1438-1453) consacre aussi quelques lignes à la mosquée dans son ouvrage *Zoubdath Kachf el-Mamâlik*[3], page 31 :

« La madrassah du sultan Hassan est située vis-à-vis de la citadelle el-Mansourah (la victorieuse). Elle n'a pas de pareille au monde. On assure que lorsque le sultan Hassan décida son érection, il appela les architectes de toutes les contrées de la terre et leur ordonna de construire une madrassah qui fut plus haute que toutes celles qui existaient au monde.

« Il leur demanda quel était l'édifice le plus élevé de la terre et on lui répondit que c'était le liouân de Kisra Anoucharaouân. Il donna l'ordre de le mesurer et de le dessiner. Après quoi, la madrassah fut faite de dix pieds plus haute que cet édifice. Elle fut bâtie avec quatre minarets; selon d'autres, avec trois. Plus tard un ou deux de ces minarets furent détruits de sorte qu'elle n'en a plus aujourd'hui que deux. Kisra n'avait qu'un liouân, la madrassah en possède quatre. C'est une des merveilles du monde ; l'épaisseur de ses fondations est de 18 pics égyptiens; les minarets s'aperçoivent à une journée de distance, on dit même de plus loin. On affirme aussi que ses revenus d'une seule année dépassent ceux d'un royaume.

« Il s'est produit un événement que je voudrais relater. Un frangui (européen) est venu en Égypte, qui a embrassé l'Islamisme. Il a tendu une corde entre l'un des minarets (de la madrassah) et la terrasse d'un étage de l'achrafieh qui est le plus élevé de la citadelle el-Mansourah; la distance entre les deux est d'environ un mille[4]. Il a marché sur cette corde (en s'aidant de ses mains et de ses pieds). Tantôt il jetait du naft[5] (bitume), tantôt il lançait des kòs garkh[6] qu'il avait en mains. Quand il fut arrivé au milieu de la corde, (tandis que) le public du Caire le regardait, il se laissa tomber. Tout le monde s'écria, mais il avait attaché une corde mince à la corde tendue et il resta suspendu. Il remonta (ensuite), cria et invoqua le Prophète ».

IBN IYÂS.

Mohamed Ibn Iyâs el-Hanefi, qui écrivait vers l'année 928 (1521), s'occupe également de la madrassah du sultan Hassan dans son ouvrage *Bedâ'a el-Zouhour fi Ouakâya el-Douhour*[7], pages 203 et 204.

Comme el-Makrizi, il fait remonter la date de la construction à l'an 757 (1356) et loue la beauté du monument. Il rapporte un bruit d'après lequel les voyageurs en mer apercevaient le kandil (lanterne, lumière) suspendu au croissant du minaret[8]. Ailleurs, il conte que lors de la consécration de la mosquée, le bassin (faskieh) du sahn fut rempli de limonade dont on régala le public, et qu'après l'achèvement de l'édifice, le sultan récompensa les architectes et fit distribuer à chacun des manœuvres 10 dynars. Enfin, il se fait l'interprète de divers racontars, par exemple : qu'en creusant pour relever les fondations de cette madrassah, on trouva un trésor [9] qui permit de l'élever à l'aide d'argent béni; ou encore qu'en fouillant, on y découvrit une ancre servant à fixer les barques, ce qui fit supposer que le fleuve venait autrefois jusque là.

---

[1] Né le 22 chaʿabân 773 (1371), mort en 853 (1449).

[2] Manuscrit qui date de 830 (1426) et qui est conservé à la Bibliothèque khédiviale du Caire, sous le n° 102 du catalogue.

[3] *Tableau politique et administratif de l'Égypte, de la Syrie et du Hedjâz sous la domination des sultans Mamelouks*, par Khalil el-Dahiri. Texte arabe publié par Paul Ravaisse, chargé de cours à l'École des langues orientales vivantes. Paris, 1893.

[4] ميل, mesure de longueur autant que la vue peut s'étendre. Voir *mîl*, *Dictionnaire arabe-français* de Kasimirski.

[5] نفط.

[6] كوس جرخ

[7] Imprimé à Boulaq, Imprimerie nationale, 1894.

[8] Il est encore coutume de nos jours d'illuminer les minarets les nuits de certaines fêtes religieuses.

[9] Légende favorite des historiens qui font régulièrement trouver aux constructeurs royaux des trésors qu'ils consacrent à l'érection des monuments sacrés. C'est ainsi que l'on attribue également la découverte d'un trésor à l'émir Ahmed Ibn Touloun.

IBN EL-AÏMÂD EL-HANBALI.

Dans le manuscrit n° 1112 de la Bibliothèque khédiviale, qui a pour auteur Aboul-Felâh Abd el-Hai ibn Ahmed, plus connu sous le nom de Ibn el-Aïmâd el-Hanbali[1], et dont le titre est *Chazzat el-Zahab fi Akhbâr man Zahab*, nous trouvons (t. III, p. 897) une notice intéressante où la mort du Sultan est relatée d'une façon différente de celle des autres historiens.

En narrant les événements de l'an 762 (1360), Aboul-Felâh parle de la révolte de l'émir Yalbogha el-Khaski, qui, aidé de plusieurs autres émirs, assiégea le Sultan dans la Citadelle, s'empara de sa personne et, après avoir fait jurer fidélité à son frère, « tortura Hassan jusqu'à ce qu'il expirât, ce qui advint peu de jours après. Son corps fut alors inhumé dans un mastabah de sa maison (de Hassan). »

EL-GABARTI.

Le cheikh Abd el-Rahmân el-Gabarti[2] parle aussi de la mosquée du sultan Hassan, mais seulement de l'époque de la domination turque, alors que sévissaient de fréquentes révoltes et que ses murs servaient de base d'opérations et son enceinte de refuge aux combattants.

Un passage mérite d'être cité, nous le prenons du tome IV de la traduction[3], page 184 :

« Le mardi 2 du mois de Chaban, Selim Aga se rendit dans l'après-midi à la mosquée du sultan Hassan ibn Kallaoune[4], à Souk el-Selah. Il était suivi d'ouvriers qu'il avait réquisitionnés pour ouvrir la porte de cette mosquée, qui était condamnée. Il s'agit de la grande porte qui donnait sur Souk el-Selah. Les boutiques qui s'étaient élevées au-dessous de cette porte furent démolies, ainsi que le mur qui la condamnait. Cette porte était restée fermée depuis cinquante et un ans. La fermeture avait été causée par la bagarre de 1149, dans laquelle furent massacrés onze émirs dans la maison du defterdar. Cet événement a déjà été raconté en son lieu et place. Actuellement, la réouverture eut lieu après une délibération entre l'aga et les gens du quartier. Cette réouverture a été urgente, car les fidèles, pour arriver à la mosquée, devaient passer par la porte de Roumeila. Cela nécessitait un grand détour et entrainait beaucoup d'absences, lors de la réunion des fidèles, à l'heure de la prière. D'ailleurs, les raisons pour lesquelles on avait fermé la porte n'existaient plus, on les avait même complètement oubliées. Soliman Aga demanda à Ibrahim bey et à Mourad bey la permission de rouvrir la porte, et cette permission lui fut accordée. Il fit même construire une porte en fer, des escaliers pour y arriver et des bancs en pierre, dont il surveilla lui-même l'exécution ».

ALI PACHA MOUBARAK.

Dans son ouvrage *El-Khitat el-Taoufikieh el-Gadidah li Misr el-Kâhira*, etc.[5], Ali pacha Moubarak[6] ne nous apprend rien de l'histoire de la mosquée. Toutefois le chapitre qu'il lui consacre (t. IV, p. 83, 85) reproduit le wakfieh, document intéressant relatif aux donations servant à l'entretien du monument. Il énumère la richesse des legs attribués à la mosquée; il relate que chacun des quatre collèges peut comprendre cent étudiants dirigés par un cheikh et que, parmi les serviteurs appointés chargés d'entretenir l'édifice, il en est même un, le setouhi (de *sath*, « terrasse »), qui doit veiller spécialement au bon état de la terrasse. Ali pacha termine en constatant que les revenus sont de plus en plus faibles et qu'en 1290 (1881), époque à laquelle la mosquée fut remise à l'Administration des wakfs, ces revenus atteignaient à peine annuellement la somme de 15175 piastres tarif[7], dont 4500 étaient affectées au service et le reste à l'entretien du monument.

Après les écrivains orientaux, nous ouvrons la série des auteurs chrétiens avec les noms de deux voyageurs : Pietro della Valle et M. de Thévenot.

PIETRO DELLA VALLE.

La note de Pietro della Valle, bien que brève, est de la plus grande importance, car elle se rapporte en partie à la coupole primitive disparue depuis. Il dit textuellement dans sa douzième lettre datée du Caire, 7 mars 1616 (p. 468 de son ouvrage[8]) :

---

[1] Cet historien naquit en 1032 (1622) et mourut à La Mecque en 1089 (1678). Son ouvrage traite de personnages illustres depuis l'Hégire jusqu'au XIe siècle (XVIIe de l'ère chrétienne).

[2] Né au Caire en 1167 (1754), mort en 1237 (1822).

[3] *Merveilles biographiques et historiques*, ou *Chroniques du cheikh Abd el-Rahman el-Djabarti*, traduites de l'arabe par Chefik Mansour bey, Abdulaziz Kalil bey, Gabriel-Nicolas Kalil bey et Iskander Ammoun effendi. Le Caire, 1888.

[4] On sait que Kalaoun était le grand-père et non le père de Hassan.

Imprimé à Boulaq en 1306 (1888).

[5] Ali pacha est mort en 1311 (1894).

[6] La piastre tarif vaut 0 fr. 25925.

[7] *Viaggi di Pietro della Valle il pellegrino con minuta ragguaglio di tutte le cose notabili osservate in essi, descritti da lui medesimo in 54 Lettere familiari, da due sue luoghi della intrapresa peregrinatione, mandate in Napoli all'erudito, e fra pochi anni, di molti anni suo amico Mario Schipano, etc.*, in Roma, appresso Vitale Mascardi, MDCL.

« . . . . . Nel tornare a casa, ho veduto poi dentro alla città, in faccia al Castello, vna Meschita, che per quel che si vede di fuori (che dentro qui in Cairo non lasciano entrar Christiani) l'ho senza dubbio per la più bella che ci sia. La chiamano Sultan Hassàn, perchè la fabricò vn Rè di questo nome : sopra tutto mi piacque la cupola, la quale è di vna forma, che io mai non ho vedute simili; cioè, comincia stretta, poi si allarga, e poi si và ristringendo di nuouo, nella forma a punto di vn vouo di gallina ».

Voir plus loin chapitre III, *Observations critiques*, troisième alinéa.

M. DE THÉVENOT.

La mention que fait M. de Thévenot dans sa *Relation d'un voyage fait au Levant*[1], n'est pas moins intéressante, M. de Thévenot ayant visité l'Égypte en 1657.

Voici ce que M. de Thévenot écrit à la page 266 :

« Il y a deuant ce Chasteau[2] vne fort grande place, appelée la Romesle, et proche de ladite place est la Mosquée appelée Sultan Hasan, à cause que du temps des Mammelucs le Sultan Hasan la fit bastir. Cette Mosquée est fort bien bastie et dvne prodigieuse hauteur, elle est toute de pierres de taille. Ce fut dans cette Mosquée que s'enfuit Thomambey dernier Roy des Mammelucs, abandonnant le Chasteau à Sultan Selim, qui fit tirer plusieurs coups de canon cõtre cette Mosquée, et les trous s'en voyent encor principalement dans le dome qui en est tout percé[3] ».

OUVRAGE DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE.

Dans le grand et savant ouvrage de l'Expédition française[4] il n'a pas été réservé grande place aux monuments religieux de l'Égypte musulmane et on ne peut vraiment qu'en éprouver du regret. Toutefois, dans le court chapitre consacré aux mosquées

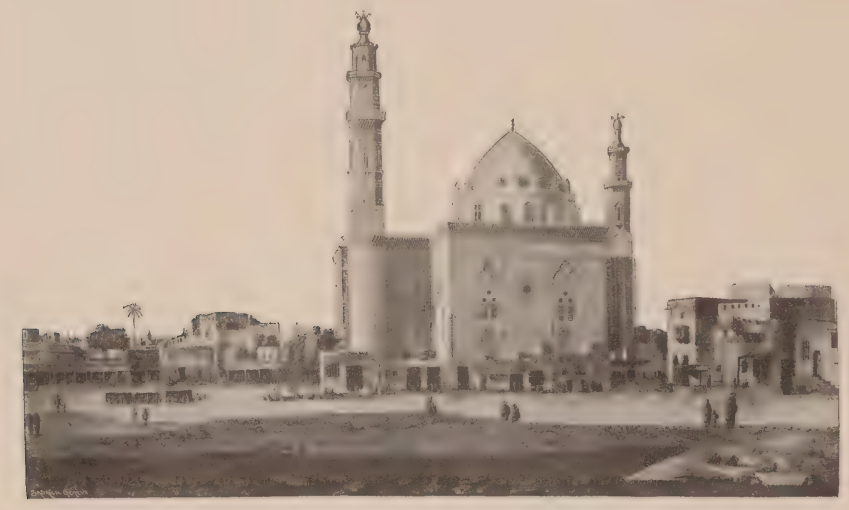


Fig. 8. — Reproduction photographique de la planche XXVII, *État moderne*, tome premier de l'ouvrage de l'Expédition française [5].

(t. XVIII, 2me partie, p. 304-316), Jomard s'occupe de Sultan Hassan. Il en vante la beauté et la déclare « un des plus beaux monuments du Kaire et tout l'empire »; loue la hardiesse de sa coupole et la hauteur de ses deux minarets, mentionne les grands caractères d'inscriptions peints « en toutes sortes de couleurs[5] » et remarque qu'« une multitude de lampes sont suspendues aux voûtes des dômes . . . . .[6] ».

---

[1] Rouen, MDCLXV.

[2] La Citadelle.

[3] Les dégâts causés par des bombardements sont encore visibles dans la façade sud-est. Un boulet se trouve même près du petit minaret. Mais ce boulet date certainement d'une époque postérieure à celle dont parle M. de Thévenot, car il est logé dans une partie de la façade refaite par Ibrahim pacha (voir p. 6 et 203).

[4] *Description de l'Égypte, ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française*, publié par les ordres de Sa Majesté l'empereur Napoléon le Grand, à Paris, Imprim. impér., 1809.

[5] C'est exact. Ainsi qu'a permis de le vérifier l'examen minutieux fait durant la préparation de cet ouvrage: toutes les inscriptions sur marbre ont été peintes, de même que la ceinture de lettres en bois qui entoure le dôme de la fontaine (voir plus loin à ce sujet la citation de Pascal Coste). Seules, les grandes lettres couliques de la frise du liwân principal sont restées de la couleur du stuc.

[6] Les lampes auxquelles ce passage a rapport viennent d'être décrites aux p. 10, 11 et 12.

Au reste, les planches comprises dans l'ouvrage sont du plus haut intérêt. Elles sont simplement annotées au bas des pages; les gravures en sont parfois incorrectes et manquent d'expression, mais ce sont les plus anciennes et elles acquièrent, de ce fait, la plus haute importance.

Nous croyons devoir signaler les sept planches qui, dans l'*État moderne*, (Planches, tome premier) représentent la mosquée. On nous permettra d'ailleurs de les faire suivre des observations que nous a suggérées leur comparaison avec le monument tel qu'il apparaît aujourd'hui.

Pl. 30. *Vue perspective du côté de la Citadelle.* On aperçoit à gauche quelques grands arcs surmontant une construction; ils appartiennent au palais Youchbak [1], dont quelques vestiges importants se sont encore conservés jusqu'à nos jours [2]. A droite, sur l'emplacement actuel de la moderne mosquée el-Rifai, se trouve un îlot de maisonnettes. Au pied de Sultan Hassan même s'allonge une ligne de masures et de pauvres boutiques. Au point de vue de la vérité, le dessin, en son ensemble, nous paraît sujet à caution, voir fig. 8.

Pl. 33. Elle comprend trois figures :

Fig. 1. *Plan de la mosquée.* Le dessin n'est pas toujours très exact;

Fig. 2, *Façade principale.* Dessin simple et qui ne vise pas à l'exactitude. L'entablement manque déjà sur la majeure partie de la façade;

Fig. 3. *Coupe longitudinale.* La coupole est représentée comme étant double, et l'ogive du liouân sud comme plus aigue qu'elle n'est en réalité. Faisons en outre remarquer qu'un jet d'eau jaillit de la fontaine, ce qui n'existe plus aujourd'hui.

Pl. 34. Trois figures encore :

Fig. 1. *Vue orthogonale de la face sud-est;*

Fig. 2, *Coupe transversale;*

Fig. 3, *Détail de la porte d'entrée.* Tous dessins sans grande valeur artistique ni prétention à la vérité.

Pl. 35. Cinq figures :

Fig. 1. *Coupe transversale* (vue du grand liouân). On y remarque les nombreuses lampes qui pendaient aux voûtes et les supports qui couraient le long des murs;

Fig. 2, *Porte d'une madrassah;*

Fig. 3, *Porte entre un corridor et le sahn;*

Fig. 4 et 5. *Section et vue du bassin.* On y voit l'eau jaillir de la coquille centrale et des gargouilles rangées sur les bords du bassin.

Pl. 36. *Détails.* Les motifs en sont choisis trop au hasard pour présenter un sérieux intérêt.

Pl. 37. *Vue perspective intérieure de l'angle sud.* Ici encore figurent les lampes accrochées dans le liouân est.

Pl. 38. *Vue perspective de la façade principale.* Il est à remarquer que le soubassement du mur y est représenté comme reposant directement sur le rocher.

PASCAL COSTE.

L'ouvrage de Pascal Coste, *Architecture arabe ou monuments du Kaire mesurés et dessinés de 1818 à 1825* [3], ouvrage de neuf ans seulement moins ancien que le précédent, consacre six planches à Sultan Hassan. Si ces dessins ne sont pas toujours d'une rigoureuse sincérité, ils nous paraissent du moins plus fins et mieux soignés. En voici l'énumération, accompagnée de quelques brèves appréciations :

Pl. XXI. *Plan et coupe longitudinale.* Ce plan n'est pas exact dans toutes ses parties; aucune distinction n'y est faite entre les constructions primitives et celles qui peu à peu s'y ajoutèrent. La section n'est pas complète.

Pl. XXII. *Coupe par la salle du tombeau.*

Pl. XXIII. *Coupe et détails de l'inscription et du lustre du sanctuaire* [4].

Pl. XXIV. *Porte principale.* Sur le portail, on aperçoit une haute frise dont le dessin est formé de grandes lettres, ce qui n'a jamais existé.

Pl. XXV. *Vue intérieure de l'angle sud-ouest.*

Pl. XXVI. *Vue extérieure de la mosquée Hassan et de la place Roumeileh.* Gravure fort curieuse. On y peut voir les arcs du palais Youchbak et la ligne de petites boutiques basses de l'époque; ce coin du Caire d'autrefois s'y dresse dans toute la saveur de son originalité orientale, encore exempte du faux modernisme actuel. Enfin, l'auteur y a introduit un cortège de pacha égyptien, groupe de cavaliers à grands turbans, qui anime le paysage et ajoute à sa couleur locale.

---

[1] *Youchbak*, nom circassien encore en usage aujourd'hui chez ce peuple.

[2] Ces vestiges sont connus aujourd'hui sous le nom de « Hôch Bardak » cour de Bardak. Quant à Youchbak qui fit construire le palais et dont nous voyons le nom inscrit sur le tirâz, Ibn Iyâs, dans son ouvrage précité p. 16, parle de plusieurs personnages de ce nom; mais nous avons établi que le nôtre est celui dont l'auteur donne des notes biographiques dans les p. 92, 94 et 184, de son deuxième volume et qui vivait au XVe siècle. Il l'appelle *Youchbak ibn Mahdi*; il lui décerne d'ailleurs les mêmes titres que ceux énoncés sur le tirâz du palais.

Il y a pourtant à relever que sur le tirâz il est appelé, *Youchbak mir Mahdi*. *Mir* n'étant pas même un mot arabe, il ne peut s'agir que d'une inexactitude du sculpteur.

Dans les p. 202-374 Ibn Iyâs raconte que l'émir Akbourdi a remplacé Youchbak décédé, dans ses fonctions. Il semblerait qu'Akbourdi a non-seulement hérité les attributions de Youchbak mais aussi sa demeure, car il est aisé de reconnaître dans la désignation *Hôch Bardak* d'aujourd'hui, la racine du nom d'*Akbourdi*.

[3] Voir aussi les planches de V-X du fascicule de l'année 1894 du *Comité de conservation des monuments de l'art arabe*. Caire.

Le mot *Tachak* a été employé par erreur pour *Youchbak*, dans les *Rapports du Comité*.

[4] Typographie de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut de France, rue Jacob, 56. Paris, MDCCCXXIX.

[5] Ce lustre ne se trouve pas dans la collection du Musée arabe, mais son plateau y est déposé et porte le n° 3470. Voir p. 8.

Quant au texte de l'ouvrage de Pascal Coste, nous en retenons que, au moment où le livre a été écrit, on pouvait encore apercevoir la couleur bleue dont était enduite la coupole de la fontaine, et la dorure des inscriptions qui l'entouraient. Nous y relevons aussi la mention d'une ornementation de pierres découpées «en forme de fleurs de lys, se trouvant au-dessus de la grande corniche qui couronne tout l'édifice extérieurement»; ce sont les merlons, disparus depuis à l'extérieur, qui n'existent plus maintenant que sur les murs de la grande cour.

J. J. MARCEL.

Dans *L'Égypte depuis la conquête des Arabes jusqu'à la domination française* de J. J. Marcel[1], Sultan Hassan est simplement citée comme «la plus magnifique» des mosquées. Toutefois, à la fin de l'ouvrage, est annexé un assez grand nombre de planches dont quatre sont consacrées à ce monument. Ce sont :

Pl. 8. *Vue extérieure du côté sud-est.*

Pl. 9. *Perspective de la façade principale* avec le petit minaret au premier plan.

Pl. 10. *Intérieur; Vue du grand liouân.*

Pl. 14. *Grand lustre en bronze.* Cette dernière planche semble empruntée au volume de Pascal Coste (pl. XXIII), bien que les détails soient plus nombreux.

PRISSE D'AVENNES.

*L'Art arabe d'après les monuments du Kaire, depuis le VIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe*, par Prisse d'Avennes[2], ne comprend qu'une unique illustration intéressant notre monument. C'est la planche XI, *Mosquée du sultan Hacen, grande porte.* Sous la grande corniche figure une frise à inscription, ce qui ne permet pas de douter que le dessin ne soit inspiré de la planche XXIV de l'ouvrage de Coste. Mais, malgré cette parcimonie d'illustrations, le volume mérite qu'on s'y arrête, car on peut, dans le texte, glaner quelques indications précieuses.

C'est, par exemple, ce passage, page 110 :

«Le 15 Moharram 1070 (1659), le minaret[3] de la mosquée du soultan Hacen s'écroula pendant la nuit; cette masse énorme n'écrasa dans sa chute que deux personnes. Un an plus tard (1660), le dôme s'écroula à son tour, et fut reconstruit tel qu'on le voit aujourd'hui, sous le gouvernement d'Ibrahym-Pacha; mais le dôme primitif était plus élevé, et sa coupole était ornée d'arabesques[5].

«Le portail est de toute beauté; malheureusement les réparations faites sous les gouvernements turks ont enlevé à la façade, sur la place Roumelyeh, son imposante régularité».

Page 111 : «Le maqsourah est décoré de deux beaux lampadaires de bronze; en outre, le long de deux tablettes fixées sur les parois parallèles, on voit alignées une certaine quantité de lampes en verre émaillé et doré, d'un travail splendide, mais malheureusement elles sont brisées pour la plupart».

L'auteur fait plus loin l'éloge de la porte «bien conservée» en bronze damasquiné d'or et d'argent, du tombeau. «Ce tombeau, dit-il, renferme le corps de son fondateur». Nous avons vu déjà que le sultan Hassan avait disparu sans que sa trace ait jamais été retrouvée.

Enfin, à propos des vantaux de la porte principale, Prisse d'Avennes écrit :

«Il est probable que cette porte n'est pas celle qui garnissait primitivement l'entrée de ce bel édifice[6].

«Quant au magnifique qorân, que l'on voyait autrefois dans le tombeau du soultan Hacen, il a été transporté dans la mosquée de Méhémet-Aly, par ordre de Saïd-Pacha[7]».

J. BOURGOIN.

D'autres documents sont contenus dans les deux ouvrages de M. J. Bourgoin, parus à dix-neuf ans d'intervalle : *Les arts*

---

[1] Firmin Didot frères. Paris, 1848.

[2] La traduction italienne de cet ouvrage : *Egitto dalla conquista degli Arabi fino alla dominazione francese di J. J. Marcel, etc.* Venezia, 1853, contient les mêmes figures. A noter que la pl. 9 y est renversée de droite à gauche.

[3] J. Saxoy et Cie éditeurs. Paris, MDCCCLXXVII.

[5] Le minaret de l'angle est.

[6] Bien que Prisse d'Avennes n'indique point sa source d'information, on ne peut douter de l'exactitude de ce renseignement. La date musulmane qu'il indique tend à le démontrer, et d'autre part, minaret et coupole ont bien le caractère des constructions du XVIIe siècle. Les inscriptions que nous signalions plus haut (p. 67) peuvent donc se rapporter aux travaux importants qui, à cette époque, furent exécutés dans la mosquée tout entière. M. de Thévenot (voir p. 18) a pu voir la coupole primitive peu d'années avant son écroulement. Voir aussi van Berchem, ouv. cité, p. 272.

[7] Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu découvrir le document qui a fourni ces renseignements à Prisse d'Avennes. Nous signalons, non sans regret, nos efforts infructueux de ce côté.

[8] Voir la narration d'el-Makrîzi p. 14.

[9] Ce Koran ne se trouve plus à la Citadelle. Cependant on montre à la Bibliothèque un Koran qu'on dit du sultan Hassan, qui pourrait bien être celui-là et avoir été transporté, il y a une vingtaine d'années, avec d'autres manuscrits également enlevés à la Citadelle. Cela est d'autant plus probable que ce Koran est bien enluminé, d'un style du moyen âge et, que la première feuille, richement décorée, a été refaite récemment.

arabes, architecture, menuiserie, bronzes, plafonds, revêtements, marbres, pavements, vitraux, etc.[1], et *Précis de l'art arabe et matériaux pour servir à l'histoire, à la théorie et à la technique des arts de l'Orient musulman*[2].

Dans le premier, cinq planches se réfèrent à la mosquée du sultan Hassan :

Pl. 31, fig. 5. *Treillis en bois.* Nous l'avons retrouvé au-dessus de la porte s'ouvrant à droite du premier corridor.

Pl. 49. *Panneau en marbre et pierres diverses.* Le panneau sert de motif central à la paroi qui fait face au mihrâb de la salle du tombeau[3].

Pl. 53, fig. 3. *Bande en mosaïques de marbre* entourant le linteau de deux portes de madrassah[4].

Pl. 55. *Le fond de la niche du vestibule*, vis-à-vis de l'entrée. Les champs de l'entrelacs sont représentés comme ne comportant aucune sculpture. Voir le dessin exact sur la planche XVIII, fig. 5 du présent ouvrage.

Pl. 73. *Porte de la mosquée du sultan el-Moyed.* La face revêtue de bronzes est représentée dans son entier, ce qui ferait supposer une restauration antérieure. Cette restauration n'a été entreprise qu'en 1891. Ajoutons que la coloration des planches 49, 53 et 55 n'augmente pas leur valeur, car l'exécution en est peu réussie.

Quant au *Précis de l'art arabe*, de M. Bourgoin, il contient seulement ces dessins :

Vol. I. — Pl. 46 et 47. *L'une des niches du portail* avec détails divers.

Vol. II. — Pl. 97. *Panneau carré* occupant le centre de la niche que montre la planche 55 de l'ouvrage précité, *Les arts arabes, etc.*, du même auteur.

GUSTAVE LE BON.

La civilisation des Arabes, de M. Gustave Le Bon[5], nous fournit peu de chose concernant la mosquée : un texte très-bref et deux illustrations seulement.

Fig. 100. *Vue sud-est de la mosquée Hassan*, qui, d'ailleurs, est empruntée à l'ouvrage d'Ebers.

Fig. 102. *Fontaine aux ablutions.* Cette image a une valeur historique, parce qu'elle représente la fontaine du sahn dans l'état antérieur aux récentes réparations qu'elle a subies.

Nous n'insistons pas sur la dénomination erronée de « fontaine aux ablutions ».

FRANZ PACHA.

Dans le *Baukunst des Islam*, de S. E. Franz pacha, ouvrage qui fait partie de la grande publication sur l'architecture, *Handbuch der Architektur*[6], l'auteur relève dans un texte succinct l'importance du monument.

Nous y remarquons quatre gravures :

Fig. 83. *Vue extérieure* (d'après photographie) *du tombeau et du petit minaret.*

Fig. 147. *Élévation du grand minaret* (sud).

Fig. 151. *Plan de la mosquée.* C'est le premier réellement exact, quoique incomplet dans la partie occupée par la cour d'ablutions, qui n'a pu être relevée en raison des amas de terre qui l'encombraient.

Fig. 154. *Dessin de la fontaine*, (emprunté au livre de M. Le Bon).

STANLEY LANE-POOLE.

The art of the Saracens in Egypt[7], de M. Stanley Lane-Poole, contient également quatre bois concernant la mosquée :

Fig. 7. *Plan de la mosquée*, incomplet.

Fig. 8. *Fragment de la grande bande qui décore la face du portail.*

Fig. 9. *Fragment de l'inscription coufique du grand liwân.*

Fig. 15. *Rosace du fond de la niche vis-à-vis de l'entrée.*

Dans le texte de l'ouvrage, où plusieurs pages riches de précieuses observations sont consacrées à la mosquée du sultan Hassan, la fontaine est encore désignée à tort sous le nom de meidah; il faut aussi rectifier le passage ayant trait aux médaillons placés de chaque côté d'autre du minbar, qui sont peints et non pas incrustés de marbres de couleurs.

---

[1] Paris, MDCCCLXXIII.

[2] Paris, 1892.

[3] La fig. 2 de la pl. XV du présent ouvrage reproduit le quart de ce panneau.

[4] Voir un linteau semblable pl. XVIII fig. 3.

[5] Paris, 1884.

[6] 2. Theil : Die Baustile. Dritter Band. Zweite Hälfte. Darmstadt, 1887. (seconde édition, 1896.)

[7] *Published for the Committee of Council on Education* by Chapman and Hall. 1888.

AL. GAYET.

Encore trois planches, dans *L'Art arabe*[1] de M. Al. Gayet :

Fig. 32. *Plan de la mosquée*, inexact, incomplet et qui semble inspiré par celui de Coste.
Fig. 33. *Une perspective de la grande cour* (sahn).
Fig. 35. *Fragment de la frise à inscription coufique du grand liouân.*

Il y a bien, dans le volume de M. Gayet, trois illustrations, fig. 34, 73 et 143, qu'il donne comme représentant des détails de la mosquée du sultan Hassan. Mais il y a eu confusion : il nous a été impossible, malgré nos plus minutieuses recherches, de découvrir dans le monument qui nous occupe la mosaïque de la fig. 73 ni l'inscription de la fig. 143. Quant à la fig. 34, elle reproduit simplement une partie de la façade du tekieh du Sultan Mahmoud (1750) située au quartier Habbanieh.

D'autre part, p. 121, M. Gayet attribue la construction de la mosquée à un copte; basant son hypothèse sur l'examen du pilier de droite du portail, où il a distingué « un porche d'église copte, une croix, et une colombe tenant la branche d'olivier ». Nous nous permettrons de faire simplement remarquer que le porche est gothique et que le pilier ne porte traces ni de croix, ni de colombe[2].

---

[1] Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts. Paris, 1893.

[2] Voir, d'ailleurs, l'étude critique que nous avons consacrée à l'ouvrage de M. Gayet dans le *Repertorium für Kunstwissenschaft*, XIX Band, 5 Heft. Verlag von W. Speman, 1896.

CHAPITRE III.

OBSERVATIONS CRITIQUES. — ANOMALIES DANS LE STYLE ARABE DE LA MOSQUÉE. RECHERCHES SUR LA PROVENANCE DU CONSTRUCTEUR.

Par la description détaillée, par l'évocation de la valeur historique de notre monument, le lecteur aura acquis à cette heure une conviction suffisante de son importance, et nous nous flattons qu'il ne dédaignera pas de nous suivre dans quelques recherches plus minutieuses sur les motifs de cet intérêt.

Il est particulièrement à remarquer que dans l'originalité frappante de Sultan Hassan, les proportions grandioses sont un facteur presque négligeable et que c'est plutôt l'étrangeté de certains détails s'écartant visiblement de ceux des autres monuments de la même époque, qui en fait l'intérêt principal. Pour que cette étude ne soit pas incomplète, il nous faut relater ici ces anomalies, d'autant plus qu'elles sont les seuls faibles indices que nous possédions pour la recherche, malheureusement infructueuse, de la paternité de la mosquée.

Déjà, de l'observation du plan deux particularités se dégagent : c'est d'abord le nombre de quatre minarets dont la construction fut prévue, bien que trois seulement aient été exécutés[1]; c'est ensuite et surtout la disposition du tombeau.

Dans toute mosquée comportant des tombeaux, les salles qui les renferment sont surmontées d'une coupole; que le monument contienne une ou plusieurs de ces coupoles, elles sont toujours situées dans un des angles de l'édifice. Ici, au contraire, elle se dresse en plein milieu de façade, s'avançant hors de l'alignement et créant un avant-corps, presque un monument annexe; l'effet, même aujourd'hui, est des plus heureux et devait être autrement imposant lorsque le second minaret avait sa hauteur primitive et le dôme son harmonieuse ampleur. Notons à ce propos qu'en reconstituant cette coupole d'après la notice bibliographique de Pietro della Valle, nous lui trouvons le galbe caractéristique des coupoles s'élargissant au delà du tambour par l'emploi de rangées de stalactites, comme le dôme de la mosquée de Serghatmach (1356-1357) et autres.

Néanmoins, ces singularités ne sont pas les plus intéressantes à signaler, car on peut en définitive les attribuer à l'imagination personnelle du constructeur, à sa fantaisie. Les plus curieuses résident dans les détails architecturaux proprement dits, n'émanant point d'un caprice individuel, mais paraissant être la manifestation presque inconsciente d'une école particulière et prouver l'influence d'un style étranger.

C'est en premier lieu, la présence d'un socle et d'un entablement monumental. Le socle est un élément inaccoutumé dans la façade d'un édifice arabe : d'ordinaire le mur jaillit du sol tout droit, tout net, sans renflement[2]. L'entablement, par contre, est dans le style, mais il est formé d'ordinaire d'une moulure de peu d'importance; certains édifices d'époque antérieure comportent parfois une assise de stalactites dont le but est de donner plus de saillie à la corniche, mais nulle part ce détail n'a autant de vigueur qu'à Sultan Hassan, où les assises en stalactites sont au nombre de six et sont couronnées de la moulure traditionnelle, formant une saillie de 1 m. 40 cent. Ce sont encore les larges bandes entrelacées, qui entourent à l'extérieur les ouvertures circulaires de la salle du tombeau, motif dont il n'existe qu'un autre exemple dans l'architecture arabe de l'Égypte, fourni par la porte du *maristán* (hôpital) édifié par le sultan Kalaoun, grand-père du sultan Hassan. C'est enfin et surtout le portail, conception majestueuse, où se révèle le mieux l'esprit de l'artiste. Sur sa surface toute fouillée de sculptures, on découvre maints motifs qu'on ne saurait retrouver dans aucun autre monument égyptien : les niches qui viennent animer les côtés de la baie, les colonnes engagées, grandes et petites, qui amortissent les angles, les riches entrelacs et arabesques des parois, suffisamment ébauchés pour nous révéler le magnifique décor projeté par l'architecte.

Mais voilà que, dans ces ornements comme dans la plupart de ceux qui embellissent la mosquée, un nouveau sujet de surprise frappe notre attention : c'est leur caractère franchement naturaliste. A ce propos il y a lieu de noter que l'on ne trouve dans les monuments antérieurs à Sultan Hassan que de rares essais de composition ornementale naturaliste : quelques timides exemples

---

[1] Quel était l'emplacement réservé au quatrième minaret? — El-Makrizi rapporte que le troisième s'élevait au-dessus de la porte d'entrée et s'écroula sur le *kouttâb* d'un *sebil* (école bâtie au-dessus d'une fontaine publique). Ce troisième minaret devait donc se trouver à l'angle nord de l'édifice où, d'ailleurs, on relève encore sur la terrasse des vestiges de maçonnerie qui paraissent en avoir été la base. A moins d'aller à l'encontre de toute esthétique et de différer totalement des autres exemples analogues, le quatrième minaret devait, par conséquent, se dresser au-dessus du pied-droit gauche du portail. C'est le seul emplacement où il pût s'élever symétriquement par rapport au troisième, et le plan n'indique du reste, aucune autre place où il existe un massif susceptible de servir de base à un minaret.

[2] Ce n'est qu'à l'intérieur des édifices, mosquées ou maisons, que se trouve ordinairement un lambris de marbre jouant le rôle de soubassement. Encore n'est-il en relief que parce que c'est un revêtement, et le constructeur, en le plaçant, n'eut certainement jamais l'intention de créer une saillie, le style arabe n'admettant aucune saillie à la base d'un mur.

dans les peintures des plafonds, et encore ne s'agit-il là que de dessins dans lesquels le caractère naturaliste n'est que légèrement exprimé; mais il n'en est pas ainsi à Sultan Hassan où dans les différents motifs sculptés sur marbre et sur pierre, les fleurs et les feuillages sont hardiment dessinés.

Dans ces dessins variés, parfaitement exécutés dans l'esprit oriental, évitant l'ombre d'un relief et appliqués avec sagesse à la matière dure de la pierre, la transformation d'un ornement modelé en un bas-relief plat à saillie presqu'uniforme, bien que soigneusement faite, n'en est pas moins visible.

L'un d'entre eux, qui généralement reste inaperçu, révèle en outre que cette manifestation, d'un caractère nouveau sur les murs d'un édifice musulman, n'est pas un fait du hasard et prouve que le manque de relief dans les ornements précités, loin d'être la conséquence de l'incapacité de l'artiste, est une vraie concession qu'il a faite aux exigences du style. L'exemple cité, véritable bas-relief, se trouve sur un côté du petit pilier[1] appliqué contre le pied-droit gauche du portail : d'une feuille d'acanthe placée à la base, surgit une tige se déroulant verticalement en rinceau, et dont se dégagent des feuillages et des fruits parmi lesquels il est aisé de reconnaître le pavot, le gland et un produit baccifère; sur l'autre face dégagée du même pilier, s'élève une rangée de rosaces juxtaposées, qui présentent la même interprétation avec une grande diversité dans le dessin, offrant ainsi un autre exemple non moins important.

Certains profils empruntés à l'art de l'antiquité grecque, la coupe byzantine des feuillages garnissant la niche de prière du tombeau; toutes ces particularités et d'autres encore s'ajoutant aux irrégularités que nous avons remarquées plus haut, nous amènent forcément à la conclusion que la mosquée du sultan Hassan doit avoir été construite par un étranger.

Bien mieux, par un examen plus minutieux, on pourrait démontrer que l'architecte pécha parfois contre certains principes fondamentaux de l'art musulman; voici, par exemple, certaines stalactites du portail. Les stalactites, un des éléments par excellence de l'architecture islamique, ont un rôle très exactement délimité; ce sont des espèces de consoles, leur destination étant de supporter un poids, et jamais on ne les voit différemment employées. Ici pourtant, au-dessus des quatre assises de stalactites qui couronnent les deux niches, règne seulement un étroit bandeau isolé du mur supérieur, auquel les stalactites doivent servir de support, par un guift (bande ornementale) profondément entaillé; si bien que les stalactites sont ainsi séparées, sans aucun contact, de la masse qui devrait reposer sur elle. Par suite de la même méprise, nous trouvons dans notre monument des stalactites littéralement renversées ornant des bases de colonnes, ce qui va à l'encontre de leur destination rationnelle[2].

C'est donc toujours la conclusion d'une originalité étrangère qui s'impose. Mais où rechercherons-nous la patrie de cet artiste qui ne laissa ni nom ni légende à la bien juste curiosité des générations postérieures ?

Aucun historien, pas même le prolixe el-Makrizi, ne nous a conservé le nom de l'auteur du monument, et même dans le flot d'inscriptions qui se déroulent partout dans la mosquée, pas une ne le mentionne[3]. Aussi nous faut-il bien vite en revenir à rechercher des indices par l'observation de la conception des détails de l'œuvre même et de leur exécution.

C'est sur le petit pilier appliqué contre l'autre face du pied-droit du portail, que nous croyons avoir fait l'observation la plus intéressante dans cet ordre d'idées. On dirait qu'en ce lieu, l'artiste, qui n'eut pas le droit de faire célébrer son nom par son œuvre, ait voulu du moins en honorer sa patrie en la faisant entrevoir habilement dans un tout petit coin, d'un trait insignifiant pour le profane, mais qui pût guider le jugement de ceux qui savent le secret des pierres. Sur ce pilier, six champs, s'alternant par un plus petit et un plus grand, sont ornés de dessins en relief. Sur les grands, ces dessins se ressemblent ou à peu près : pour tous trois, des arcs en ogive reposant sur une paire de colonnettes; mais si dans ces arcs rien n'apparaît de particulier hormis que, dans le champ le plus bas placé, les fleurons en sont vigoureusement accusés, les colonnettes méritent bien d'être examinées, car on y retrouve la base antique, voir le fût galbé. Quant aux dessins sculptés dans les petits champs, ils sont encore plus extraordinaires : dans celui du bas, est représentée une maisonnette à deux étages et à toiture à *pignon*, flanquée de deux bâtisses plus élevées, tandis qu'au fond apparaît un autre édifice avec sa porte et plusieurs fenêtres; dans le champ suivant, c'est une *véritable église* que l'on aperçoit, un rez-de-chaussée élevé avec porche à *tympan*, sur lequel repose un autre étage moins important et servant de base à un tambour conique percé de fenêtres et couronné d'une coupole à galbe outre-passé[4].

---

[1] Le pilier étant placé dans un angle, deux de ses côtés, ceux tournés vers les parois, sont dissimulés; toutefois il y a un espace suffisant pour permettre de constater que l'ornementation est la même sur les deux faces opposées.

[2] L'application de stalactites au couronnement de la large bande qui borde la niche du portail n'a pas plus de raison d'être et paraît non moins étrange.

[3] On est en droit de se demander pourquoi les noms de si peu d'artistes orientaux nous sont parvenus. Était-ce l'effet de la jalousie des maîtres, ou du peu de considération dont ces artistes jouissaient? Cette dernière hypothèse est peu justifiable, l'édification de monuments étant un des meilleurs moyens d'acquérir la faveur du peuple. Était-ce plutôt qu'on ne voulait pas lire un nom non musulman sur les murs d'un édifice sacré ? Peut-être, car, des rares noms qui nous ont été conservés, tous sont musulmans.

En tout cas, il est à remarquer que ce sont les architectes qui sont le moins connus, tandis que nombreux sont les artisans de tout autre métier qui parsèrent à la postérité parce qu'ils signèrent leurs œuvres. Rappelons à ce propos les deux inscriptions sculptées sur les épaulements de la porte du palais de l'émir Youchbak, dont le côté droit contient ces mots « fait par Mohamed fils d'Ahmed » عمل محمد ابن احمد et l'autre, cette phrase : « fils du Syrien » ابن الشامى. De même l'artisan qui revêtit de beaux lambris les parois de la mosquée Aboubaker (1480) put y inscrire ces mots « fait par Abd el-Kâder le décorateur » عمل عبد القادر النقاش, gravés dans les marbres du liouân principal; le même nom se trouve sur le lambris de la mosquée Kidjmâs el-Ishâki (1481).

Le Musée arabe possède aussi nombre de pièces signées.

[4] Ce pilier est représenté dans la fig. 3 de la pl. XIX. Le côté extérieur ainsi que le côté opposé sont ornés d'un entrelac. L'autre côté tourné vers le mur s'en approche malheureusement trop pour qu'on puisse reconnaître la nature de la sculpture dont il est orné.

Les quatre côtés sculptés de ce pilier et de son pendant font supposer qu'ils

A la vérité, ce sont là de menus détails auxquels on ne songerait à s'arrêter s'il s'agissait d'un monument d'Occident; mais en présence d'un édifice oriental ces bagatelles acquièrent de l'importance et doivent être discutées. Elles sont la première manifestation subjective de l'artiste; il les destina selon nous à trahir le secret de sa personnalité, malgré la défense du maître ou de la coutume plus immuable encore; et c'est bien de cette signature que nous devons nous contenter.

Et maintenant que notre examen critique sur la mosquée du Sultan Hassan est accompli, et que nous avons ramassé avec soin tous les moindres documents qui pourraient nous éclairer, qu'allons-nous conclure sur la patrie de l'artiste qui lui même nous restera inconnu à jamais ?

Si l'attention de notre lecteur a été aussi captivée que nous le souhaitons par notre sujet, sa fantaisie aura sans doute déjà brodé la belle légende qui a flatté notre imagination au premier abord : le prisonnier *franqui* ayant la chance de mettre sa capacité au service du sultan ambitieux, ou bien encore, l'artiste fameux appelé d'Europe par le souverain auquel l'écho de sa renommée est parvenu et qui lui demande d'élever l'édifice qui, selon son désir, dépassera les plus grandioses.

Mais est-il vraiment nécessaire d'aller si loin? Voilà déjà qu'à Byzance, sans sortir des contrées orientales, nous trouvons des traditions suffisantes d'art naturaliste, pour nous permettre d'attribuer à cette ville la formation de l'auteur des ornements à rinceaux et à baies multiformes; même l'image d'église que nous avons remarquée est bien du type des églises byzantines.

C'était donc un chrétien de Byzance? . . . .

C'est une explication probable mais pas suffisante. Avec tous ses écarts et toutes ses anomalies, la mosquée du sultan Hassan est tout de même d'un art trop explicitement musulman pour pouvoir être l'œuvre d'un artiste chrétien qui se serait formé dans l'ignorance de ce style. L'art musulman doit avoir eu, selon nous, une large part dans son éducation; ce ne pouvait être pour lui un art de rencontre. Où donc aurait-il acquis ces connaissances ?

Mais voilà que tout près de l'empire byzantin, sur une contrée encore jonchée de ruines de l'antiquité, un peuple islamique s'évoque dans notre mémoire; c'est le peuple des Seldjucides, les précurseurs des Turcs en Asie-Mineure.

Ce peuple, qui fut en étroite relation avec l'empire voisin, eut son époque brillante mais brève de civilisation du XIIe au XIVe siècle; les nombreuses ruines de son architecture révèlent un art musulman d'une conception particulière.

Les planches insérées dans un ouvrage de M. Sarre nous fournissent à cet égard des témoignages fort intéressants. Elles représentent plusieurs monuments des Seldjucides, et il est facile d'y surprendre des liens d'étroite parenté avec notre mosquée; ces ressemblances se rapportent précisément aux détails qui nous ont le plus surpris dans l'architecture de Sultan Hassan.

Pour ne parler que du portail, dont l'ornement fouillé nous semblait si dépaysé au Caire, il est tout à fait commun dans les monuments Seldjucides, où il se détache toujours du corps de l'édifice par une ornementation surchargée.

Citons comme exemples, dans l'ouvrage de M. Sarre, les portails d'Ak Han (pl. VII) du Sirtcheli Medresse, à Konia (pl. XXII), de l'Energhe Djami de la même ville (pl. XXVI) et beaucoup d'autres encore; un angle pris de l'entrée principale du Sultan Han (pl. XXXII) est un témoignage précieux de ce que nous venons d'avancer. On remarque partout la même tendance à convertir les angles en colonnes et l'emploi des larges bandeaux qui nous étonnaient dans notre mosquée. Dans les baies de ces portails, la niche flanquée de colonnes, semblable à celle de Sultan Hassan, ne manque jamais; on voit même dans le dernier exemple cité, la niche traitée de la même façon, et les stalactites employées à faux. Enfin, le portail de l'Echref Rum Djami (pl. LI) est entouré d'une grande bordure en arabesque, disposée précisément comme à Sultan Hassan et d'un dessin presque identique.

C'est donc bien chez les Seldjucides que notre artiste byzantin put puiser la connaissance du style musulman qui lui a fourni les moyens de concevoir un chef d'œuvre tel que la mosquée du sultan Hassan. Notre avis sur ce sujet est corroboré par le fait des relations fréquentes qui existaient entre l'empire byzantin et le sultanat seldjucide, et par la ressemblance frappante que nous avons remarquée entre les parties hétérogènes de notre mosquée et l'architecture de ce peuple[2].

---

ont été façonnés pour une autre destination; même, ces deux morceaux, ne pourraient-ils pas avoir été apportés en Égypte d'un pays étranger ?

Nous ne le croyons pas, car il y a une liaison trop évidente entre les sculptures naturalistes du monument et les sculptures du pilier gauche, dont celui qui porte les représentations architectoniques n'est que le pendant.

Friedrich Sarre. *Reise in Kleinasien*. Sommer, 1895. *Forschungen zur Seldschukischen Kunst und Geographie des Landes*. Berlin, 1896.

[2] Les arcades gothiques qui accompagnent l'image de l'église sembleraient nous éloigner de l'Orient; mais les nombreux exemples d'art gothique, datant de l'époque des croisades viennent par leur présence affirmer l'adoption déjà accomplie en Orient de ce style. Le Caire même possède une pièce d'architecture gothique dans la porte de la mosquée de Mohamed el-Nâsser, père du sultan Hassan, enlevée à une église de Saint Jean d'Acre lors de la prise de cette ville par les musulmans, et apportée au Caire comme trophée.

CHAPITRE IV.

LE COMITÉ DE CONSERVATION DES MONUMENTS DE L'ART ARABE ET LA MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN. ÉTAT ACTUEL DE LA MOSQUÉE.

LE COMITÉ DE CONSERVATION DES MONUMENTS ARABES ET LA MOSQUÉE.

Le Comité de conservation des monuments de l'art arabe a fait bien peu jusqu'à présent pour la mosquée du sultan Hassan, mais il faut tenir compte du fait que les travaux nécessaires sont fort coûteux et constituent une besogne de longue haleine, tandis que les crédits disponibles ont été jusqu'à ce jour absorbés par d'autres monuments exigeant de plus urgentes réparations. On se borna simplement à un rapport (n° 158) du 7 décembre 1893, entièrement consacré à la mosquée du sultan Hassan, et qui n'est qu'une note historique sur le monument et sur son fondateur. Enfin le Comité crut l'heure venue de s'occuper définitivement de cette œuvre merveilleuse et, dans sa séance du 15 mai 1894, il accepta un rapport très-complet de sa Section technique, sur les travaux à entreprendre.

Signalons à ce propos que, dans une séance antérieure, le Comité avait décidé de faire rechercher certain projet de restauration, que l'on affirmait avoir été élaboré par Salzman, à l'époque du vice-roi Ismaïl pacha. Ce document, bien qu'on en parlât souvent, était demeuré introuvable. Ayant cependant recueilli le bruit qu'il pouvait se trouver à Paris, dans les archives du Ministère des Affaires étrangères, nous avons voulu, une fois pour toutes, en avoir le cœur net; nous nous sommes adressés à l'obligeance de M. Cogordan, Ministre de France au Caire, qui, avec tout l'intérêt qu'il porte aux choses de l'art, a gracieusement facilité notre tâche.

M. Cogordan a fait demander des renseignements à Paris, et voici la lettre très catégorique que M. Mauss, architecte du Ministère français des Affaires étrangères, lui adressait à la date du 10 janvier 1895 :

. . . M. Salzman, dont vous voulez bien me parler, était mon ami. C'est à lui que j'avais confié la décoration peinte de la coupole du Saint-Sépulcre. Après l'exécution de ce travail, Auguste Salzman alla au Caire et obtint la promesse qu'on le chargerait de la restauration de la mosquée du sultan Hassan, et il me proposa de faire cette opération de compte à demi avec lui, me laissant à traiter toute la partie architecturale proprement dite. Mais avant de m'occuper d'une étude qui devait être longue, j'attendis que l'affaire fût devenue absolument certaine. Salzman rêvait beaucoup et croyait à ses rêves.

La guerre survint. Salzman rentra à Paris et perdit sa femme pendant le siége. Il retourna au Caire déjà très malade. Puis il revint à Paris où il mourut un an jour pour jour après sa femme.

Je n'ai pas connaissance qu'un projet relatif à la restauration de Sultan Hassan ait été étudié par Salzman, et il est peu probable qu'il ait fait *les plans* de cet énorme édifice, puisque c'était en vue de ces plans et de tous les détails qu'ils comportaient, qu'il m'avait proposé l'association dont je parle plus haut.

Cela à titre documentaire et pour en finir avec cette persistante légende.

ÉTAT ACTUEL DE LA MOSQUÉE.

Des chapitres précédents, où nous avons suivi pas à pas l'histoire du monument, il est ressorti avec évidence que, même avant d'être confiée au Comité, la mosquée ne fut jamais l'objet des soins qu'elle méritait. Elle fut rarement entretenue, et on ne pensait à une réparation qu'après de véritables catastrophes comme l'effondrement de la coupole ou d'une tour. Encore ces travaux furent-ils maladroitement et grossièrement exécutés; le nouveau dôme et le nouveau minaret, pour nous en tenir aux exemples déjà mentionnés, sont loin de valoir ceux qu'ils remplacent. Il est donc naturel que le temps ait eu toute son action dégradante sur le monument, et c'est ainsi qu'aujourd'hui nous trouvons Sultan Hassan dans un état de délabrement pitoyable.

Maçonnerie. — Les gros œuvres ont tout particulièrement été atteints. Entre autres, les murs intérieurs des madrassahs qui, construits en pierre du Mokattam coquilleuse et très friable, tombent presque en ruines; les étages qui s'élevaient tout autour de la cour d'ablutions et les pièces qui s'ouvraient sur le corridor (pl. II, 16) n'existent plus. Cette cour, d'ailleurs, servait depuis des siècles de dépotoir; le Comité en a fait extraire une couche de décombres épaisse de dix mètres et elle n'est pas encore totalement déblayée. De plus, la meidah fut abandonnée lors de l'occupation turque, époque où les ablutions commencèrent à se faire à la fontaine du sahn.

Entablement. — La grande corniche, la plus imposante qui ait jamais couronné une mosquée, est fort endommagée. Elle subsiste seulement sur les façades nord-est et sud-est; la partie sud-ouest dut être démolie il y a une dizaine d'années.

Merlons. — Les merlons qui surmontaient l'entablement des façades manquent tous; ils subsistent sur les murs du sahn.

Grand minaret. — Le grand minaret penche dans la direction de l'ouest; mais des études faites en novembre 1895 prouvent que les conditions statiques de cette tour sont bonnes. L'examen de l'inclinaison a été refait au cours de cette année; il a établi que d'ici longtemps aucun danger n'est à craindre. Signalons en passant que des réparations grossières ont été faites à sa partie supérieure.

Minaret est. — Il semble que la chute du minaret primitif endommagea toute la substruction, car elle a dû être reconstruite sur une largeur de 9 mètres à la façade nord-est, et de 4 m. 50 cent. à la façade sud-est. On donna d'ailleurs une forme bien peu élégante à la tour qui est en disproportion avec la hauteur considérable de la substruction.

Dôme. — Le dôme non plus ne rappelle guère les coupoles au galbe élancé de la bonne époque; il lui manque le tambour surélevé si caractéristique. Tel qu'il est, il fait songer aux autres dômes légués par la domination turque, comme celui de la mosquée Sinân pacha à Boulaq (1571), ou celui de la mosquée Mohamed bey Abou Dahab (1773-75), tous deux entourés de contreforts cylindriques.

Crépi. — Il s'étend sur une surface d'autant plus vaste, que la pierre piquée est d'un usage très fréquent à l'intérieur; mais il est presque partout en piètre état. Les mur ont été recouverts d'enduit à plusieurs reprises jusqu'à hauteur d'homme, mais le reste n'a jamais été réparé; la mosquée étant d'une élévation telle que la besogne effrayait les mieux intentionnés. Aussi, la maçonnerie est-elle à nu en maints endroits.

Marbres. — Grâce à leur résistance, ils ont moins souffert; seul le ton de leur coloris s'est amorti sous les couches successives de poussière. El-Makrizi assure que les marbres furent achevés après la mort de Hassan et par les soins d'un dignitaire de la Cour. Il est probable que le célèbre historien fait allusion à ceux des parois, car les dallages, actuellement fort délabrés, ne datent certainement pas de l'époque du sultan. Celui en pierre de la salle du tombeau, de travail absolument primitif, est en effet trop différent des marbres si riches et si fouillés qui revêtent les murs, il jure trop avec l'ensemble du décor; quant à celui du sahn, il est indubitable qu'il fut fait par morceaux au fur et à mesure des besoins et sans aucune étude d'ensemble. Pour ce qui regarde l'agencement de la partie qui entoure la fontaine d'ablutions et qui est dessinée d'après le plan de cette fontaine; celle-ci étant moderne, ces marbres non plus ne peuvent dater du temps de Hassan; à cette époque en effet on n'aurait point pavé une cour découverte de mosaïques menues[1].

Charpente, menuiserie. — La charpente n'est représentée dans le monument que par le squelette des pendentifs de la coupole qui est d'un travail grossier, la disparition des alvéoles l'ayant mis à nu en plusieurs endroits.

Les portes sont dans un état déplorable et l'on ne peut que regretter la disparition des placages de bronze qui recouvraient celles du sahn: les contours des placages et les clous qui les fixaient ont toutefois laissé des traces assez évidentes pour rendre leur réfection possible en les suivant simplement.

Quant à l'unique meuble[2] authentique, contemporain du fondateur de la mosquée, c'est le grand et beau *Koursi el-Kahf* (pupitre du lecteur du Koran) de superbes dimensions qui a été retrouvé sous des décombres; il est fort abîmé.

Bronzes. — En dehors des lustres et des grands vantaux du portail dont nous avons déjà parlé, il ne reste plus en fait d'ouvrages de bronze, que ceux de la magnifique porte du tombeau, des deux petites portes du liouân principal et du minbar et enfin de quelques grilles. Les portes exigent de sérieuses réparations; celle du tombeau est tout particulièrement endommagée dans sa partie inférieure; le placage de la face intérieure a totalement disparu, comme d'ailleurs celui des vantaux des placards de la salle.

Sculptures et peintures. — Les ornements sculptés, qu'ils soient en pierre, en marbre ou en bois, sont en assez bon état de conservation. Les dorures et peintures, dont le décorateur fut si prodigue, sont au contraire fort endommagées; cependant il nous a été possible d'en retrouver, après un simple lavage, des traces suffisantes pour une restauration partielle.

Plâtres. — Le plus beau travail en plâtre est la frise à inscription coufique qui se déroule sur les parois du liouân principal. Elle est à peu près sauve; le commencement seul manque. Mais la frise pareille de la Madrassah des Mâlkites est fort compromise; tandis que de tous les vitraux en plâtre qui garnissaient les fenêtres de l'édifice, il ne reste plus que d'insignifiants fragments perdus dans quelques fenêtres de la coupole.

Tel est l'état actuel de Sultan Hassan. Le monument a beaucoup souffert dans toutes ses parties; néanmoins nous sommes heureux de constater que le mal est réparable. Il suffira de reprendre le procédé du constructeur, en suivant pas à pas son travail et en refaisant selon les traces évidentes et avec honnêteté, les parties défigurées; ni l'invention, ni la composition n'auront rien à voir dans ce travail.

[1] Les cours à ciel ouvert des mosquées n'ont jamais eu de dallage en mosaïques menues. Voir le sahn de la mosquée Barkouk.

[2] Le grand koursi (fauteuil) qui se trouve dans la salle du tombeau, et qu'on donne comme étant celui du sultan, est un travail moderne sans valeur.

CHAPITRE V.

PROGRAMME DES TRAVAUX A EXÉCUTER.

Notre programme comporte deux séries de travaux : d'abord, ceux qui ont trait à la consolidation de l'édifice, à sa restauration et à la démolition des ouvrages exécutés après coup qui dénaturent l'œuvre initiale; ensuite, le déblai du monument et la démolition de certaines constructions qui permettront un dégagement partiel de la mosquée.

I.

Voici l'énumération détaillée des travaux de première catégorie :

Portail. — Nettoyage des parois par un simple lavage qui fera reparaître les multiples motifs d'ornementation, de quelque nature qu'ils soient. Réparation de la maçonnerie, rejointoiement des pierres, notamment dans la partie supérieure. Restauration de l'escalier situé devant le portail, à compléter par la reconstruction de la volée gauche disparue, dont les premières marches ont été retrouvées sous le sol actuel de la rue.

Façades. — Reprise en sous-œuvre des murs et pose d'un placage aux endroits où les pierres sont effritées[1]. Réouverture des fenêtres condamnées ou obstruées; pose de grilles et volets du modèle de ceux qui subsistent; réfection des vitraux des fenêtres supérieures et de leurs grilles de protection.

Rétablissement du grand entablement à stalactites et des merlons dont la place est restée reconnaissable.

Minarets. — Le grand minaret est, nous l'avons déjà dit, dans des conditions statiques satisfaisantes. Il suffira donc de faire disparaître les traces des divers travaux de restauration d'un effet déplorable exécutés arbitrairement à la partie supérieure, et de les refaire en se tenant à l'ancien plan.

Le petit minaret, qui remplace la tour primitive écroulée depuis le XVIIe siècle, ne mériterait pas qu'on le conservât, étant du type si fréquent et si peu élégant de son époque. Il ne faut pourtant pas songer à reconstituer la tour primitive ou à en élever une qui la rappelle, car nous n'avons aucun espoir d'en retrouver une description ou tout autre document suffisant pour nous guider. Il faudra donc s'en tenir aux réparations indispensables.

Coupole. — Pour des raisons identiques, force sera de conserver la coupole actuelle qui, elle aussi, est certainement loin d'être conforme au modèle primitif.

Vestibule. — Nettoyage du badigeon recouvrant les murs, réparation des stalactites, fermeture des fenêtres à l'aide de vitraux de plâtre; pose d'une grille et de volets à l'ouverture donnant vers l'ouest et communément appelée *Bab el-sebil.*

Corridors. — Nettoyage et réparation des murs et dallages des grands corridors débouchant sur le vestibule; pose de grilles et volets aux fenêtres.

Sahn. — Nettoyage des murs et des six portes construites en marbre; restauration consciencieuse de la fontaine centrale, dont les fenêtres seront refaites suivant le dessin primitif que la gravure de M. Le Bon nous a conservé dans son ouvrage.

Les jets d'eau disposés au bord du bassin seront réparés de façon à fonctionner. L'inscription taillée en relief vigoureux sur la coupole sera réparée et l'on supprimera le réservoir à robinet, addition d'époque récente, dont l'utilité est nulle et qui dépare la cour, par sa présence à côté de la grande fontaine centrale[2]. Quant au dallage, nous avons démontré qu'il n'est pas de l'époque de la fondation de Sultan Hassan; le restaurer suivant le dessin actuel est donc inutile, d'autant plus que le dallage à dessin si menu et fort coûteux serait rapidement endommagé par les intempéries; mieux vaut, nous semble-t-il, se contenter d'un dessin à grandes lignes, dont un autre monument nous fournira facilement l'original[3].

Liouâns nord, sud et ouest. — Travaux simples n'exigeant pas de détails.

Liouân est. — Nettoyage et réparation du crépi, grattage soigneux des couches de badigeon qui couvrent la frise à inscription

[1] On ne touchera pas toutefois à certaines brèches ou meurtrissures qui rappellent des événements historiques.

[2] Il serait pourtant dommage de détruire ce réservoir, vu qu'il représente bien le goût de son époque; on pourrait l'utiliser en le transportant autre part.

[3] En prévision de ces travaux qui feraient disparaître le dallage actuel, nous avons tenu à en conserver le dessin dans la planche XIV de cet ouvrage.

coufique. Lavage et réparation des lambris. Consolidation et nettoyage du minbar et de la dikka. Réparation des portes plaquées de bronze, de la porte du minbar et des deux petites portes latérales. Restauration de la grande porte au revêtement niellé d'or et d'argent, qui donne accès à la salle du tombeau.

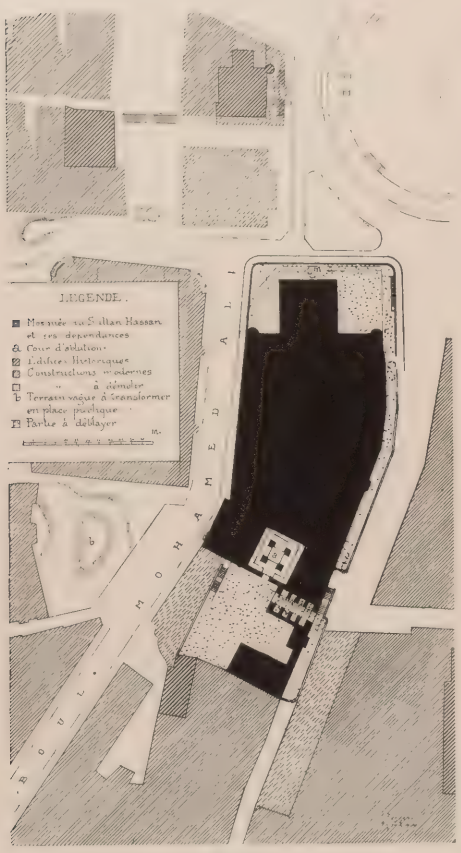


Fig. 9.

Tombeau. — Réouverture des fenêtres bouchées; le but de ce remplissage ne peut pas avoir été la consolidation des murs qui sont en parfait état de conservation. Pose de grilles en bronze et de volets. Traitement des marbres muraux comme ceux du sanctuaire.

La superbe inscription en bois qui décore cette salle sera complétée et repeinte en partie d'après les traces bien visibles. Il sera fait de même pour trois des pendentifs; les lunettes qui les surmontent seront fermées de façon à protéger les pendentifs contre les intempéries.

Madrassahs. — Consolidation des œuvres vives des quatre madrassahs. Rétablissement de leurs portes et fenêtres.

Toitures et terrasses. — Les toitures et terrasses, éléments importants de conservation d'un édifice, seront soigneusement réparées.

Cour d'ablutions. — Elle est peu endommagée. Après son déblaiement et quelques travaux d'aménagement, elle pourra être facilement utilisée pour son but primitif.

Sâkieh. — Bien que de peu d'utilité aujourd'hui, la sâkieh sera consolidée à titre de souvenir historique.

Sculptures et peintures. – Nous avons déjà signalé le grand nombre de sculptures et de peintures, tant sur marbre que sur bois, qui subsistent à Sultan Hassan. Peut-être, par certains scrupules que partagent beaucoup de savants, se refuserait-on à les reconstituer complètement. En tout cas, nous estimons qu'il serait impardonnable de ne pas les étudier de plus près et de n'en pas rétablir des fragments tout en conservant d'autres parties intactes à la religion des archéologues. Cela permettra au public de se rendre compte de la polychromie peu connue de l'art arabe et ce sera un moyen d'en conserver le souvenir pour bien des siècles encore.

Il est entendu qu'on ne toucherait pas aux sculptures inachevées du portail.

II.

Bien que ne devant pas contribuer directement à la conservation du monument, les travaux de déblaiement et de dégagement doivent aussi être considérés dans cette étude.

Le développement et la transformation de la ville ont peu épargné le quartier où se dresse la mosquée; le niveau du sol a été exhaussé, des constructions sont venues se serrer contre ses murs ou empiéter sur des espaces qui auraient dû rester libres dans l'intérêt du monument; si bien qu'un dégagement total est aujourd'hui impossible. Aucun déblaiement ne pourrait, par exemple, être tenté devant la façade principale, actuellement longée par une artère moderne importante, le boulevard Mohamed Ali. Toutefois, d'autres travaux restent possibles, ils sont indiqués dans le croquis ci-dessus (voir fig. 9).

Le déblaiement s'effectuerait sur différentes largeurs, en partant du petit minaret et en passant par les façades est, sud et ouest, pour aboutir au niveau de la cour d'ablutions. Des escaliers faciliteraient l'accès de chemins creux ainsi produits et de la cour que l'on rendrait à sa destination primitive. Quant au rétablissement complet des espaces environnants l'édifice, nécessaire pour obtenir une vue d'ensemble de la mosquée, il est sans doute impossible d'y songer puisque c'est la nouvelle mosquée el-Rifaï qui en occupe la plus grande partie, en obstruant la vue de la façade principale excepté le grand portail seulement; un remède imparfait serait d'abattre le bloc de maisons situé à l'est de la mosquée. Une place serait ainsi créée, d'où le monument se présenterait sous son plus heureux aspect : l'ensemble de sa façade principale s'achevant par son gigantesque portail et couronnée par le dôme et les minarets.

La démolition de la plate-forme ajoutée au courant de ce siècle à la mosquée el-Mahmoudieh et le rétablissement de l'ancien escalier, qui subsiste sans doute au-dessous, pourrait de son côté aider à atteindre notre but.

Enfin, le Comité devrait intervenir pour que le Ministère des Travaux publics retirât de ses plans d'alignement les projets de constructions prévus sur la place qui s'étend aujourd'hui devant le portail vers la rue Souk el-Selâh (*b* de la fig. 9). Cela rentrerait dans le vœu de Jomard qui, à la vue des masures qui occupaient ce terrain, aujourd'hui déblayé, mais condamné par l'alignement à être recouvert de constructions, remarquait : « L'effet en serait bien plus grand, s'il y avait une place de ce côté comme du côté de la citadelle [1]. »

[1] Il fait précisément allusion au côté de Souk el-Selâh. *Ouvrage de l'Expédition française*, t. XVIII, p. 306.

TABLE DES MATIÈRES.

TEXTE.

Pages.

PRÉFACE 1

INTRODUCTION III

CHAPITRE Ier. Situation, disposition et dimensions de la mosquée 1

CHAPITRE II. L'histoire de la mosquée. — 1. Épigraphie. — 2. Objets d'art provenant de la mosquée. — 3. Bibliographie. 4

CHAPITRE III. Observations critiques 23

CHAPITRE IV. Le Comité de conservation des monuments arabes et la mosquée. — État actuel 25

CHAPITRE V. Programme des travaux à exécuter 27

CHAPITRE VI. Évaluation des travaux 29

PLANCHES.

I. Situation de la mosquée. (Dessin).

II. Plan de la mosquée. (Dessin).

LÉGENDE DU PLAN :

1. Premier palier.
2. Fontaine avec jet d'eau.
3. Fontaine moderne pour les ablutions.
4. Liouân principal.
5. 6. et 7. Liouâns secondaires.
8. Dikkah (estrade).
9. Minbar (chaire).
10. Mihrâb (niche de prière).
11. Sarcophage.
12. Mihrâb.
13. Grand minaret (ancien).
14. Petit minaret (moderne).
15. Terrasse de la salle voûtée (voir pl. XVII).
16. Corridor.
17. Conduite d'eau extérieure.
18. Bassin d'ablutions.
19. Vestiges d'une salle voûtée.
L, M, N, O. Madrassahs (collèges).

III. Vue de la mosquée sur l'angle est. (Photographie).

IV. Façade principale. (Dessin).

V. Vue du portail et d'une partie de la façade nord ouest. (Photographie).

VI. Façades sud-est. (Photographie).

VII. Façades sud-est. Restitution partielle. (Dessin).

VIII. Vue sur l'angle sud de la mosquée. (Photographie).

IX. Portail. (Photographie).

X. Face extérieure sud-est de la salle du tombeau. (Dessin). — Madrassat el-Mâlkieh. Coupe sur E F des pl. II et XVII. (Dessin).

XI. Porte d'entrée du sahn. (Dessin). — Face latérale du portail. (Photographie).

XII. Vestibule et cour d'ablution. Coupe sur G H de la pl. II. (Dessin).

XIII. Coupe longitudinale de la mosquée. Section A B C D de la pl. II. (Dessin).

XIV. Vue du sahn et du liouân principal. (Photographie).

XV. Détail du liouân principal. — Porte d'entrée de la Madrassat el-Mâlkieh. (Aquarelles).

XVI. Pendentif à stalactites de la salle du tombeau. — Niche de prière de la salle du tombeau. (Photographies).

XVII. Plan de la Madrassat el-Mâlkieh et de la cour d'ablutions. (Dessin).

XVIII. 1. Porte de la mosquée du sultan Hassan (actuellement dans la mosquée el-Mouayyed). 2. Vantail de la porte du minbar 3. Linteau de la porte d'entrée de la Madrassat el-Mâlkieh. 4. Détail de la porte de la salle du tombeau. 5. Décoration de la paroi du fond du vestibule d'entrée. (Dessin et photographies).

XIX. 1. Frise à inscription coufique du liouân principal. 2. Angle de la dikkah. 3. Décoration de la partie inférieure d'un des pieds-droits du portail. (Photographies).

XX. 1. Partie de vantail d'une porte d'entrée du sahn. 2. Partie du lambris de la salle du tombeau. 3. Détail de décoration du portail. 4. Chambranle de porte dans le liouân principal. 5, 6, 7, et 8. Détails du mihrâb du liouân principal. 9. Chambranle de la porte de la salle du tombeau. 10. Bordure du lambris de la salle du tombeau. 11, 12 et 13. Détails du minbar de la salle du tombeau. (Dessins et photographies).

FIGURES DANS LE TEXTE.

Pages.

Fig. 1. Grand lustre en bronze 7
Fig. 2. Lustre en bronze 8
Fig. 3. Plateau de lustre 9
Fig. 4. Vase en cuivre 10
Fig. 5. Lampe en verre émaillé 11
Fig. 6. Lampe en verre émaillé 12
Fig. 7. La mosquée du sultan Hassan vers l'année 1869, d'après une aquarelle 13
Fig. 8. La mosquée du sultan Hassan à la fin du siècle passé, d'après une gravure de l'ouvrage de l'Expédition française ... 18
Fig. 9. Projet d'isolement de la mosquée 28

ERRATA :

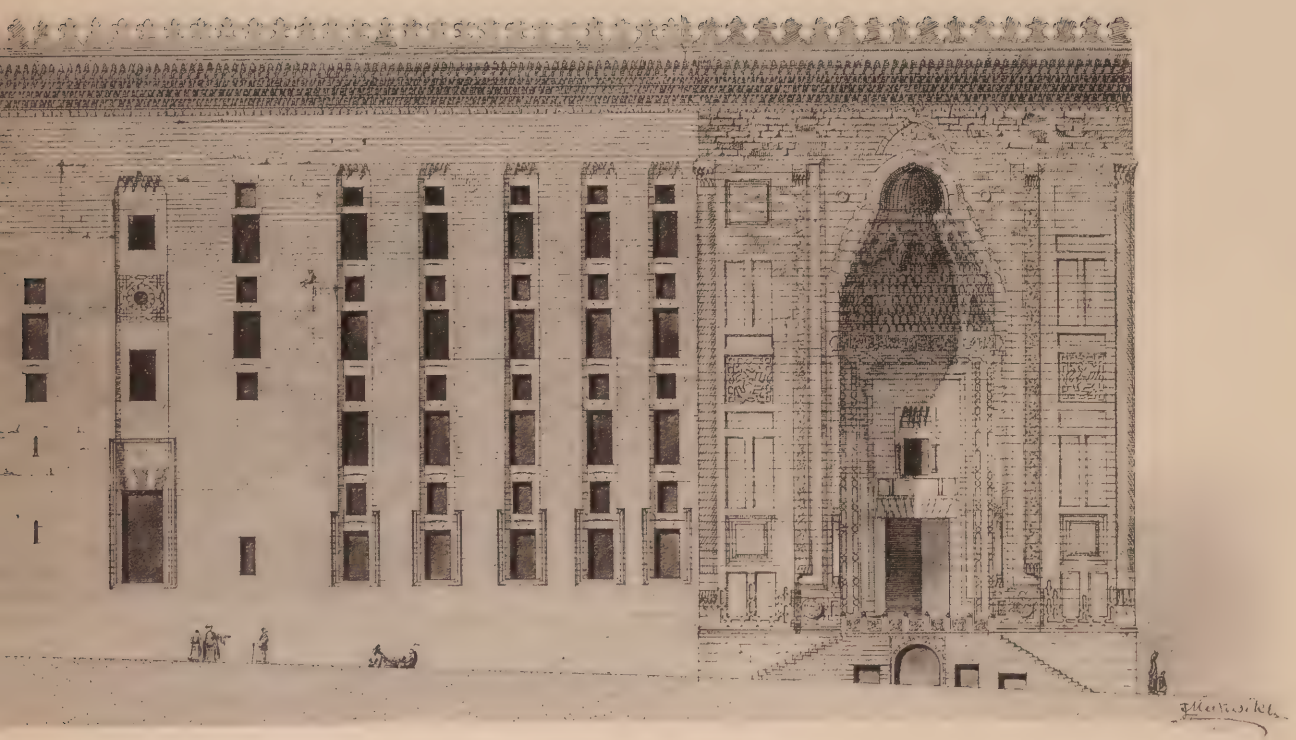
Planche I. *Au lieu de :* Palais Yachak XIVe siècle, *lire :* Palais Youchbak XVe siècle.
Planche XIII. *Au lieu de :* Section A B C D de la pl. III, *lire :* Section A B C D de la pl. II.

MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

VUE SUR L'ANGLE EST.

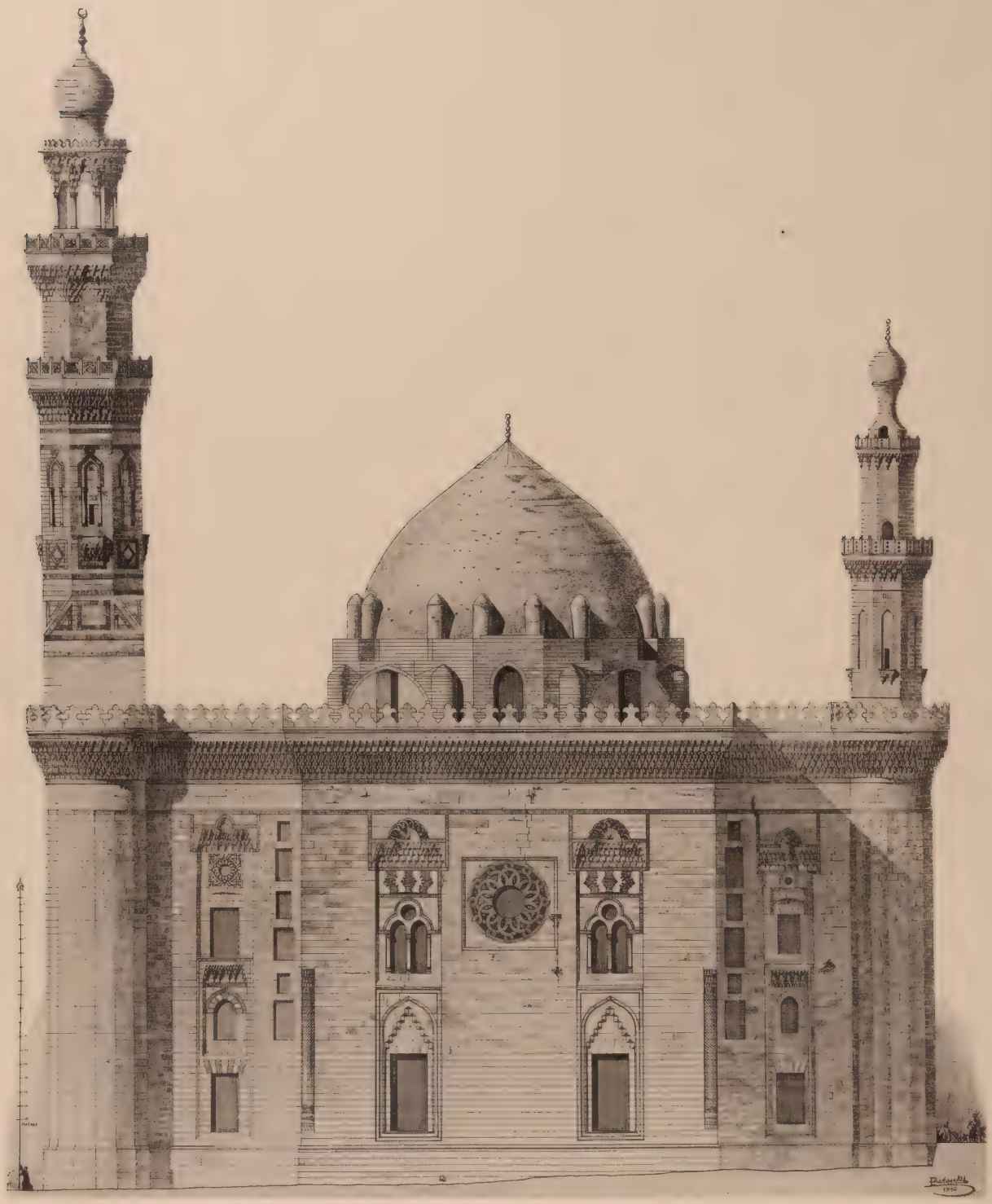
MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN
AU CAIRE.

FAÇADE PRINCIPALE.



MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

VUE DU PORTAIL ET D'UNE PARTIE DE LA FAÇADE NORD-OUEST.



MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

FAÇADES SUD-EST.

RESTITUTION PARTIELLE.

MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.
VUE SUR L'ANGLE SUD.

MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.
PORTAIL.

MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

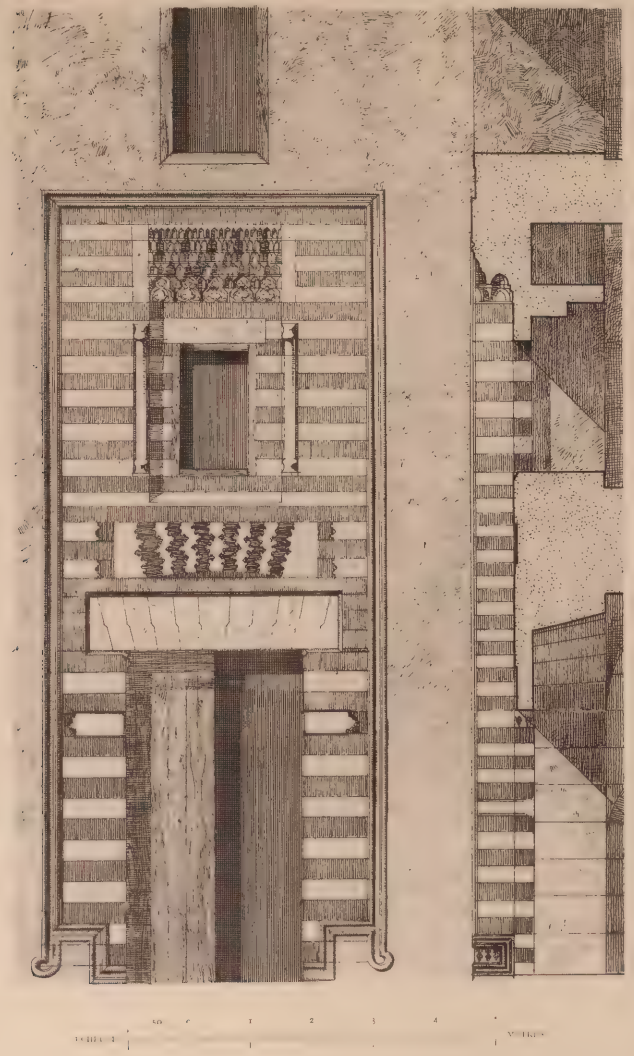
MADRASSAT EL-MALKIEH.

COUPE SUR EF DES PL. II & XVII.

FACE EXTÉRIEURE SUD-EST

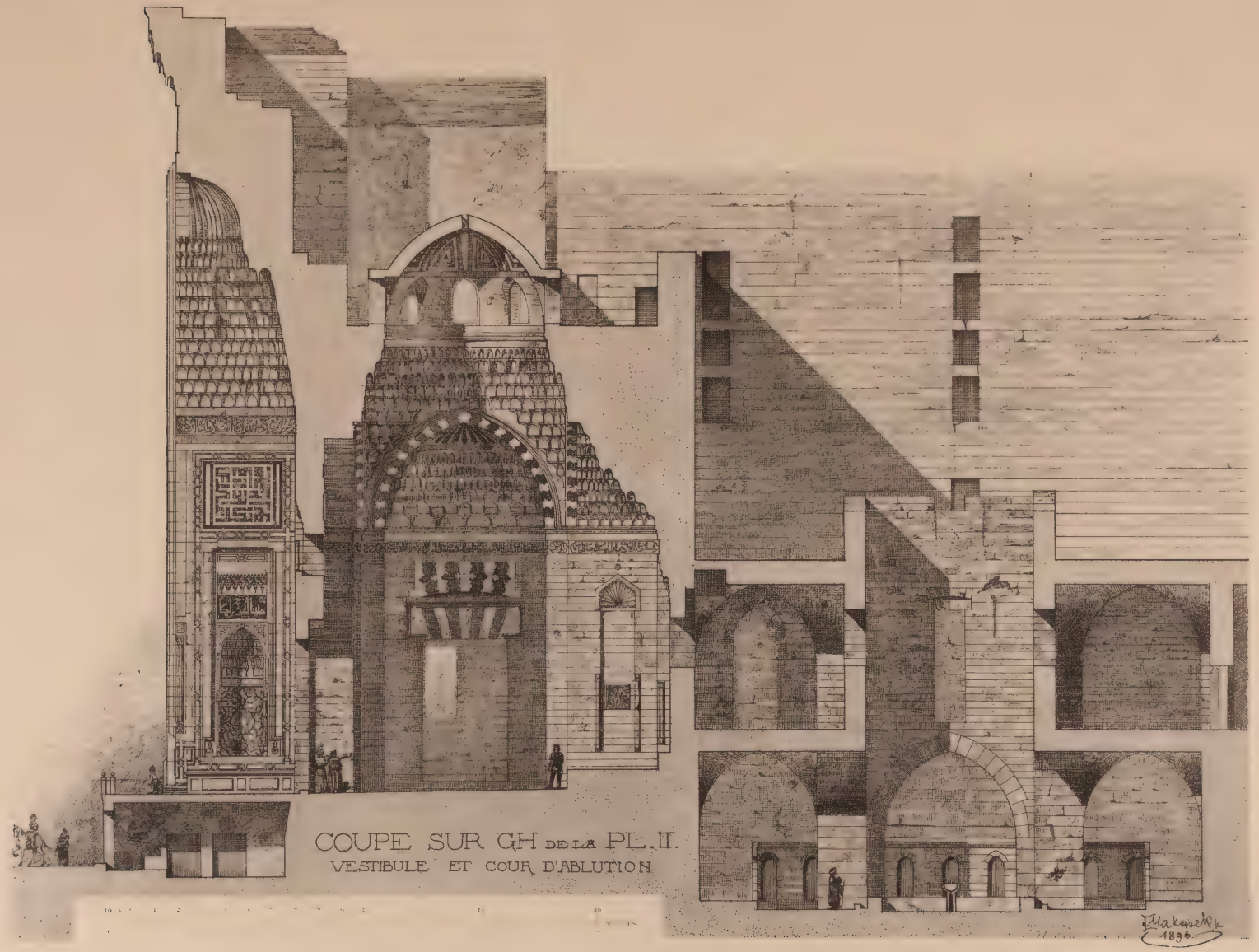
DE LA SALLE DU TOMBEAU.

MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

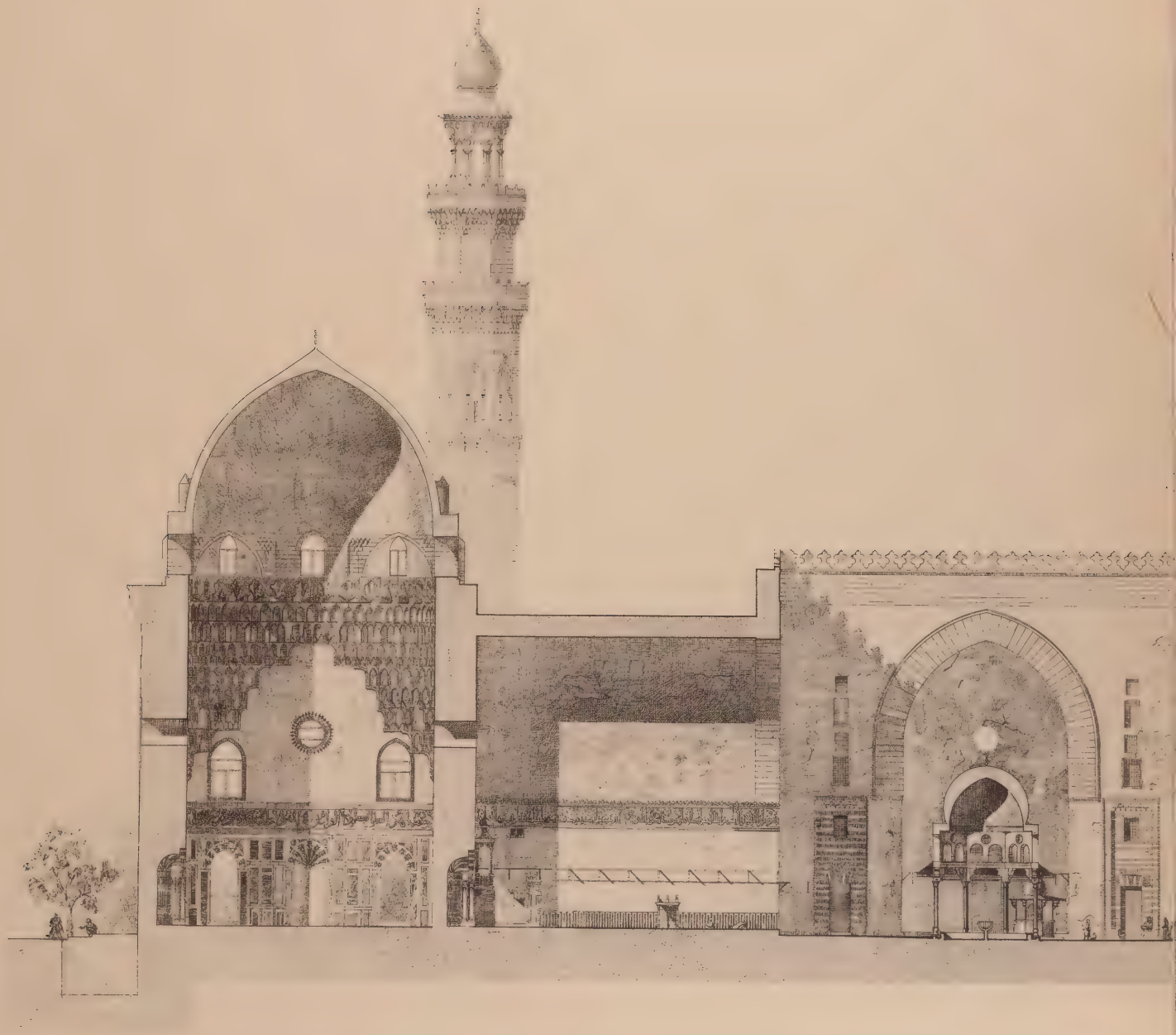


PORTE D'ENTRÉE DU SAHN.

FACE LATÉRALE DU PORTAIL.



MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

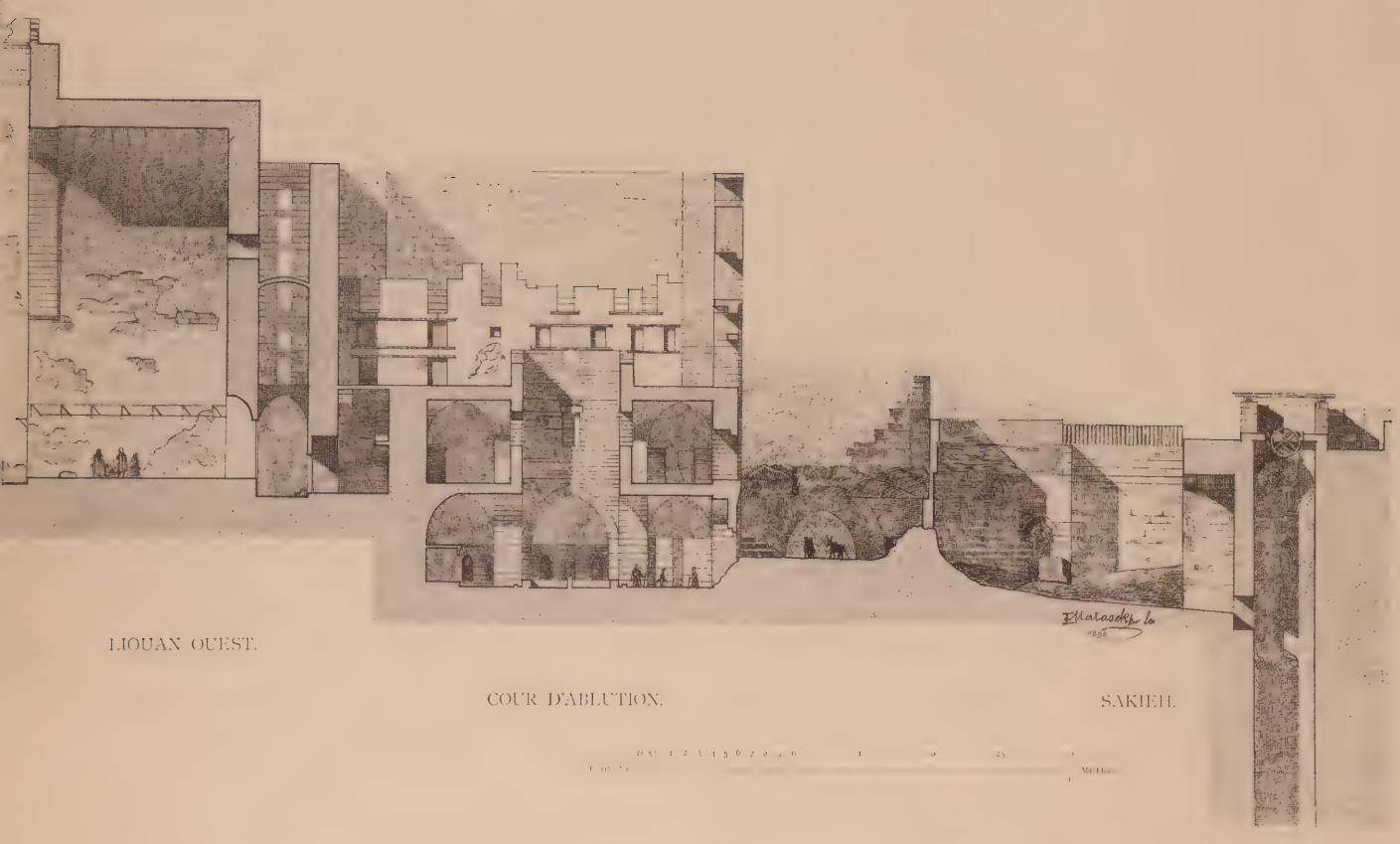


SALLE DU TOMBEAU. LIOUAN EST. LIOUAN SUD.

SAHN.

MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN
AU CAIRE.

COUPE LONGITUDINALE SUR ABCD DE LA Pl. III.



IWAN OUEST.

COUR D'ABLUTION.

SAKIEH.

MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

VUE DU SAHN ET DU LIOUAN PRINCIPAL.

MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

DÉTAIL DU LIWAN-PRINCIPAL.

PORTE D'ENTRÉE DE LA MADRASSAT EL-MALEKIEH.

PENDENTIF À STALACTITES DE LA SALLE DU TOMBEAU.

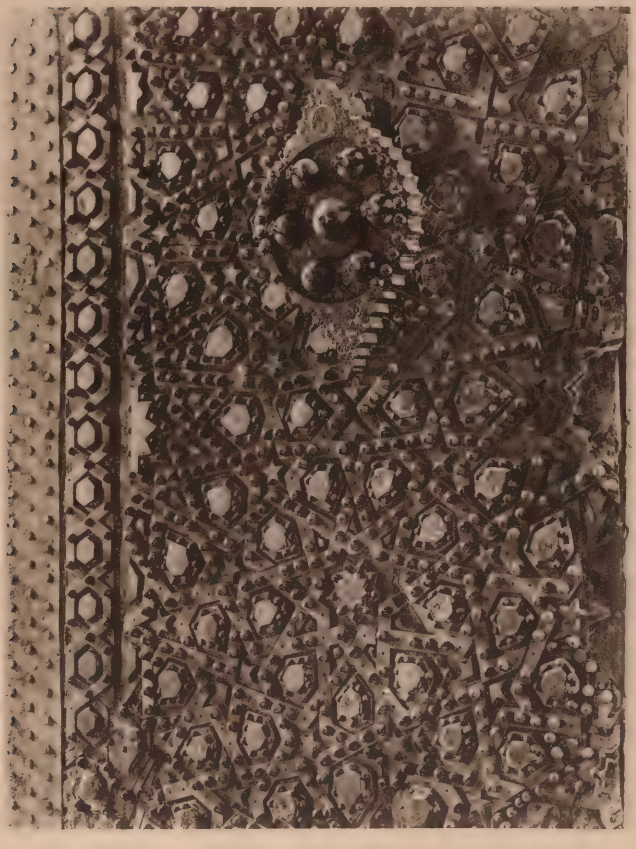
NICHE DE PRIÈRE DE LA SALLE DU TOMBEAU.

MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

1

2

3



4

5

MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

1. PORTE DE LA MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN (ACTUELLEMENT DANS LA MOSQUÉE EL-MOUAYYED).
2. PORTE DU MINBAR.
3. LINTEAU DE LA PORTE D'ENTRÉE DE LA MADRASSAT EL MALKIEH.
4. DÉTAIL DE LA PORTE DE LA SALLE DU TOMBEAU.
5. DÉCORATION DE LA PAROI DU FOND DU VESTIBULE D'ENTRÉE.

1

2

3

1. FRISE À INSCRIPTIONS KOUFIQUES DU LIOUAN PRINCIPAL.

2. ANGLE DE LA DIKKAH.

3. DÉCORATION DE LA PARTIE INFÉRIEURE D'UN DES PIEDS-DROITS DU PORTAIL.

MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

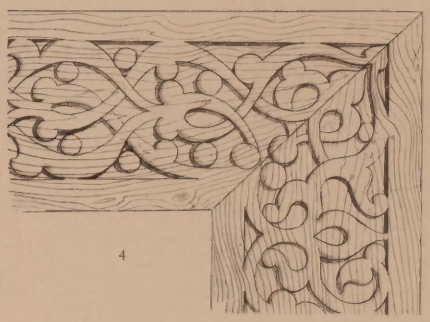
MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

1

2

6

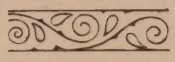
5



4

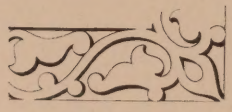
3

11



8

9



10

7

12

13

1. PARTIE DE VANTAIL D'UNE PORTE D'ENTRÉE DU SAHN. — $^1/_{11^{me}}$ DE LA GRAND. RÉELLE.

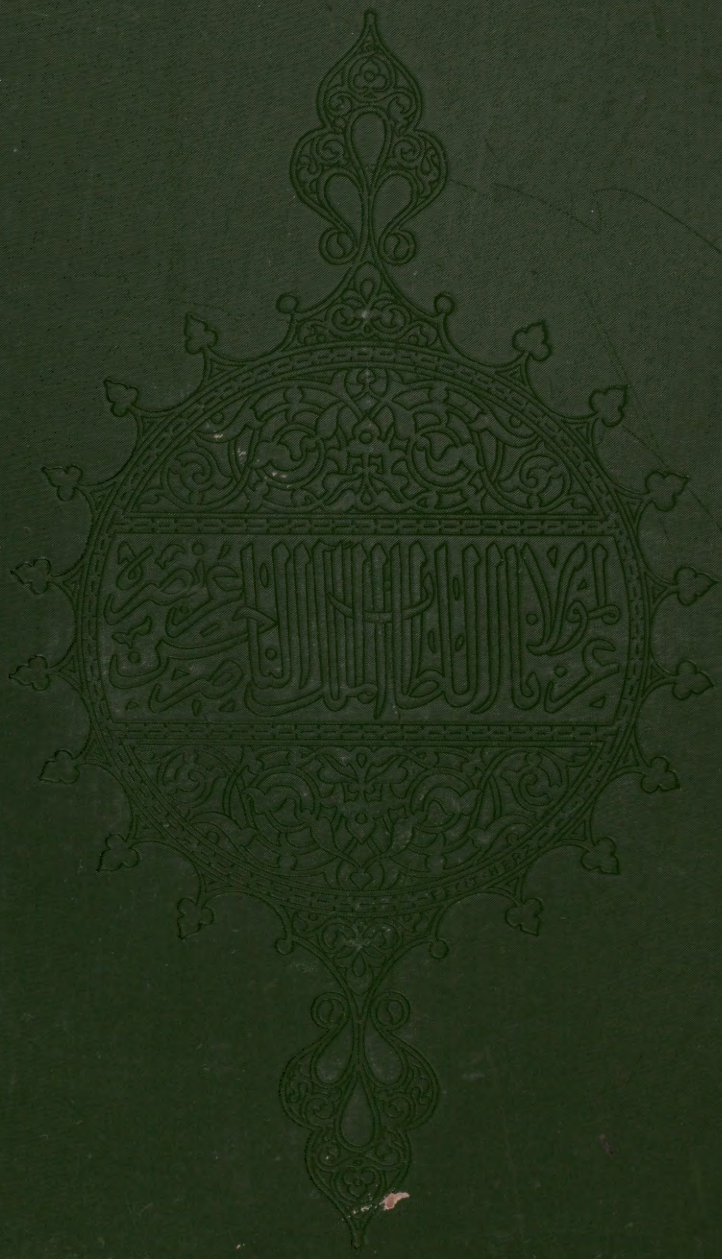
2. PARTIE DU LAMBRIS DE LA SALLE DU TOMBEAU. — $^1/_{26^{me}}$ DE LA GRAND. RÉELLE.

3. DÉTAIL DE DÉCORATION DU PORTAIL. — $^1/_{6^{me}}$ DE LA GRAND. RÉELLE.

4. CHAMBRANLE DE PORTE DANS LE LIOUAN PRINCIPAL. — $^1/_{3^{me}}$ DE LA GRAND. RÉELLE

5, 6, 7 & 8. DÉTAILS DU MIHRAB DU LIOUAN PRINCIPAL. — $^1/_{4^{me}}$ DE LA GRAND. RÉELLE.

9. CHAMBRANLE DE LA PORTE DE LA SALLE DU TOMBEAU. — $^1/_{10^{me}}$ DE LA GRAND. RÉELLE.

10. BORDURE DU LAMBRIS DE LA SALLE DU TOMBEAU. — $^1/_{4^{me}}$ DE LA GRAND. RÉELLE.

11, 12 & 13. DÉTAILS DU MIHRAB DE LA SALLE DU TOMBEAU. — $^1/_{4^{me}}$ DE LA GRAND. RÉELLE